

*Péninsule 35. 1997 (2)*

*LU Hui*

## LES YI NOIRS ET LES YI BLANCS : L'ORGANISATION POLITIQUE ET SOCIALE DE LA SOCIÉTÉ YI DES GRANDES MONTAGNES FRAÎCHES

Comme beaucoup d'autres groupes ethniques en Chine, les Yi vivent depuis des siècles dans le vaste territoire du sud-ouest de la Chine. Le peuple yi était connu sous le nom « Lolo », un des ethnonymes les plus courants introduit en Europe par les premiers voyageurs et missionnaires occidentaux.

Le nombre des Yi s'élève à 6.572.173 individus en Chine populaire selon le dernier recensement officiel chinois de novembre 1990<sup>1</sup>. Les Yi sont un des peuples de Chine qui compte le plus de représentants après les Han (Chinois proprement dit), les Zhuang, les Hui et les Ouïghours. Ils vivent dans les provinces du sud-ouest de la Chine : 3,36 millions au Yunnan, 1,6 millions dans la région des Montagnes Fraîches au Sichuan, plus de 600.000 au Guizhou et le reste dans la Région Autonome Zhuang du Guangxi. C'est un peuple de paysans montagnards qui pratique l'agriculture associée à la chasse et à l'élevage du mouton. Les Yi non seulement attribuent une âme aux phénomènes habituels, les arbres, les montagnes ou les fleuves mais aussi à des objets comme les outils, les armes. Même les maisons possèdent une âme. Une élite religieuse composée de *bimo* (prêtre yi professionnel) détient savoir et culture. Mais ce qui distingue le plus le peuple yi, c'est sa division en deux grandes castes : les Yi noirs : *nieso* ou *nosu* selon les

---

<sup>1</sup> *Ren Min Ri Bao (Le Quotidien du Peuple)*, Edition d'outre-mer, le 14 novembre 1990.

dialectes et les Yi blancs : *jjisse* ou *jiho*. On trouve notamment cette particularité chez les Yi des Montagnes Fraîches au Sichuan.<sup>2</sup> Là, les Yi noirs, qui forment une sorte d'aristocratie montagnarde au tempérament farouchement indépendant, dominateur, guerrier, tiennent à leurs coutumes et à leurs traditions. En revanche les Yi blancs ont un statut de serfs et pour certains d'esclaves. Tous les Yi noirs se prétendent les descendants de deux frères fondateurs de l'ethnie yi : Gguho et Qoni ; ils conservent cette histoire grâce aux généalogies orales retenues obligatoirement par tous les membres masculins de chaque clan yi noir. Ces généalogies servent de document d'identité en voyage ou lors de communications avec d'autres clans yi noirs dispersés sur un territoire de 63.000 km<sup>2</sup> dans les Montagnes Fraîches. La plus ancienne généalogie peut remonter à une soixantaine de générations. Les Yi blancs pensent qu'ils ont été séparés des Yi noirs à cause de leur origine blanche. Mais ils pensent également descendre de Han, ou d'autres ethnies, conquises et subjuguées par des Yi noirs à la suite de combats dans les premiers temps lorsque ces derniers étaient encore des éleveurs nomades. Ces populations soumises seraient devenues, quelques générations plus tard, les Yi blancs. Ils ont aussi leurs généalogies orales mais moins profondes et moins importantes que celles des Yi noirs. En effet les Yi pratiquent une endogamie de caste stricte, ce qui explique la spécificité physique des Yi noirs par rapport aux Yi blancs constatée par les premiers voyageurs européens, français notamment<sup>3</sup>.

Théoriquement, quelques *nzymo* (« seigneurs suprêmes ») étaient nommés par la Cour chinoise comme administrateurs territoriaux des Montagnes Fraîches mais, en réalité, la société yi était basée sur un système des clans patrilineaires (*cybbu* ou *cysse*) répartis en deux castes : « Os noirs » ou Yi noirs (*nosu* ou *niesu* selon les dialectes) et « Os blancs » ou Yi blancs (*Jjissu*). Parmi ces derniers, on peut distinguer trois classes : les *quno* (*qunox*)<sup>4</sup> ou *jiho*, les *ajia* ou *aka* et les *gashy* ou *gashy galo*. En dehors des Yi noirs, seuls les *quno* pouvaient avoir un nom de clan.

Au cours de l'histoire, surtout pendant la longue période où la Cour chinoise appliquait le système des *tusi* (administrateurs territoriaux<sup>5</sup>) dans les Montagnes Fraîches comme dans les autres régions habitées par des peuples non han, quelques

---

<sup>2</sup> Montagnes Fraîches : (*Liang Shan* Litt. : « Montagnes Fraîches », mais connu en « Montagnes Froides » par les voyageurs et les missionnaires français : voir H. D'OLLONE, 1911, *Les derniers barbares*, Paris, Pierre Lafitte & Cie, p. 372.). Nous suivons dans cet article l'usage occidental qui traduit *Liang Shan* pour « Montagnes Fraîches », le terme qui correspond le mieux au nom chinois.

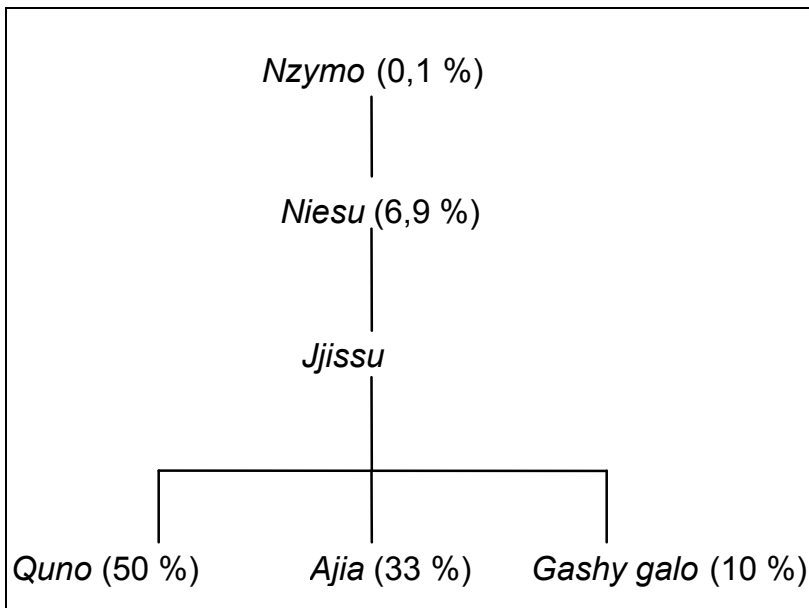
<sup>3</sup> CORDIER, H. : 1907 : « Les Lolos, état actuel de la question » dans *T'oung Pao* 8, pp. 356-369

<sup>4</sup> Au lieu d'employer la transcription yi existant « *qunox* » (x indique le ton) qui désigne en yi tous les Yi blancs sous la protection des Yi noirs, nous utilisons le mot « *quno* » selon la prononciation française afin de faciliter la prononciation pour les lecteurs.

<sup>5</sup> *tusi* en chinois, *tu* : indigène ; *si* : officier.

*nzyimo* étaient nommés comme *tusi* de cette région, mais ils n'ont jamais eu un pouvoir suffisant pour contrôler les Montagnes Fraîches. En fait les *nzyimo* et les clans yi noirs se sont partagés le pays ainsi que les clans yi blancs assujettis qui y vivaient.

Au sommet de toutes ces divisions on trouve les quelques *nzyimo* qui ne représentaient que 0,1% de la population qui était évaluée à un million environ en 1956, les Yi noirs 6,9%. Parmi les Yi blancs les *quno* étaient les plus nombreux (50%), tandis que les *ajia* étaient 33% et les *gashy galo*, 10%<sup>6</sup>.



**Tableau 1. Répartition des Yi par castes et classes.**

On notera que la caste yi noire et assimilés (Nzyimo et Niesu) représente 7% de la population contre 93% pour l'ensemble des classes yi blanches.

<sup>6</sup> HU Qingjun, *Liangshan yizu noulizhi shehui xingtai*, (État du système d'esclavage yi des Montagnes Fraîches), Beijing, 1985, Editions de l'Académie des sciences sociales, pp. 94-95.

## 1. Les *gashy galo*<sup>7</sup>

### A). *Origine*

Formant la classe la plus basse de la société yi, presque la moitié et même plus des *gashy* sont d'origine han ou d'autres populations voisines. Enlevés puis vendus comme esclaves, ils vivent parfois depuis plusieurs générations dans le pays des Yi. D'autres *gashy* viennent des familles *ajia* qui sont des *gashy* mariés sous l'ordre du *sippo* (« maître » pour les *gashy* et les *ajia*, « seigneur » pour les *quno*). Les Yi noirs se réservent le droit de leur prendre un ou deux enfants comme *gashy*. D'autres encore sont des captifs des Yi noirs, capturés pendant les guérillas intestines ou encore sont des *ajia* et des *quno* endettés qui ne pouvaient pas payer leur dette. Les *gashy* sont considérés comme un bien du *sippo* et ne disposent d'aucun droit sur leur propre vie.

Aux abords des Montagnes Fraîches dans les sous-préfectures du nord et de l'est comme Leibo, Mabian et Xichang, les habitants han furent longtemps harcelés par des Yi noirs cherchant à enlever des villageois pour en faire des *gashy*. Les attaques se passaient souvent la nuit. Un groupe d'une dizaine de personnes (des *quno* en particulier et quelques *ajia* parfois) armés et dirigés par un ou plusieurs Yi noirs pénétrait dans le village et enlevait femmes, hommes et enfants, arrachés à leur sommeil mais ne prenait pas les vieillards. Ils prenaient par contre l'argent et ramenaient le tout dans les Montagnes. On trouve d'ailleurs dans les archives locales de ces régions des rapports des autorités concernant les razzias des Yi.<sup>8</sup>

Ces raids des Yi noirs ont parfois dépassé les bourgs et les villages han situés aux abords des Montagnes ; ils traversaient alors le fleuve Jinsha (le cours supérieur du Yangtsé qui sert aussi de frontière entre le Sichuan et le Yunnan) à l'est des Montagnes Fraîches. Ils allaient chercher les *gashy* dans les villages han appartenant aux sous-préfectures de Yongshan, de Qiaojia et de Ludian entre autres, dans la préfecture de Zhaotong du Yunnan. En saison sèche comme en hiver et au printemps où le niveau de l'eau est bas, les Yi traversaient par centaines le fleuve avec des radeaux de plus de trois mètres de long. Ils attaquaient les villages situés sur la berge du fleuve aussitôt après l'avoir traversé. Ils attachaient hommes et femmes entre eux par une corde passée autour des hanches et dont l'extrémité était reliée au radeau. Tout se passait si vite que les villages, éloignés du bourg de plus de 100 km ne

---

<sup>7</sup> *Gashy* : mains et pieds ; *galo* : foyer ; *gashy galo* : des mains et des pieds près du foyer. Mais ils sont appelés le plus souvent « *gashy* » par les Yi, tandis que les Han du Sichuan les appellent « *wazi* » (domestiques).

<sup>8</sup> *Minguo sanshi nian yi zhi san yue Leibo xian kunjie renshu baobiao* (Tableau de la population enlevée de janvier à mars 1941 dans la sous-préfecture de Leibo), Archives de Leibo.

parvenaient pas à trouver du secours.<sup>9</sup> Les histoires des « bandits yi » sont répandues jusqu'à Zhaotong au Yunnan (150 km au sud du fleuve Jinsha), et les mères han continuent à terroriser leurs enfants quand ils pleurent trop en leur disant :

— Attention ! Si tu continues à pleurer, les Lolo viendront te chercher ce soir !

D'habitude, dans la tradition han, on invoque plutôt les fantômes pour faire peur aux enfants.

Puisque le vaste pays des Yi est montagneux et difficile d'accès, il arrive souvent que des Yi noirs et blancs se perdent sur le territoire des autres clans lors de leurs voyages. Les égarés yi blancs risquent aussi d'être vendus comme *gashy*. Mais les Yi noirs sont, eux, toujours capables de reconnaître des alliés ou des parents partout en récitant leurs généalogies orales, preuve indispensable de leur appartenance yi noire et qui leur évite d'être capturés et transformés en *gashy*. Tous les clans yi noirs sont égaux et respectent les règles, donc ne vendent jamais un Yi noir perdu ou capturé en dépit des conflits existant entre eux. Seuls les Yi blancs sont en danger. La capture des *gashy* de toutes origines constitue un moyen important d'enrichissement et une occasion de montrer son courage.<sup>10</sup>

### **B). Achat et vente des *gashy***

Une fois que les *gashy* (aussi bien Han que Yi) ont été enlevés et ramenés sur le territoire d'un clan yi noir, ils sont devenus des propriétés ordinaires. Les Yi noirs en gardent quelques-uns chez eux comme esclaves et essaient de vendre les autres, toujours le plus loin possible afin qu'ils ne puissent plus retrouver le chemin du retour. On distingue deux catégories de *gashy*, l'une appelée *gashy linyi* (avec des racines yi) à Butuo. Ce sont des *gashy* d'origine han mais ayant vécu plus de trois générations dans la région. L'autre catégorie est constituée de *gashy muoyuo* (sans racine yi et appelés tout simplement « *muoyuo* »). Ce sont ceux qui ont été fraîchement kidnappés et vendus dans les montagnes. Obligés de se marier entre eux, les *muoyuo* constituent le groupe le plus rejeté de la société yi au moins pendant les deux ou trois premières générations.

Quelques clans *quno* avaient obtenu tout de même certaines faveurs concernant la vente de leurs membres réduits à l'état de *gashy* : les *gashy* d'origine *quno* ne peuvent être vendus loin sans consultation du clan auquel ils appartenaient. Les *muoyuo* et certains *linyi* sont en revanche dénués de tous droits et vendus librement.

---

<sup>9</sup> *Yongshan xian zhengfu baogao* (Rapports des autorités de la sous-préfecture de Yongshan), Archives de Yongshan, 1939.

<sup>10</sup> Une anecdote très populaire dans les Montagnes Fraîches raconte qu'un pilote américain a été vendu comme *gashy* après l'écrasement de son avion durant un combat aérien contre les Japonais au dessus de cette région pendant la Deuxième Guerre Mondiale. Finalement, les autorités de Kuomintang ont payé le clan qui détenait le pilote pour le récupérer. Un film de fiction a été réalisé sur cette histoire par un cinéaste de Hong Kong en 1985.

Le « *Covusu* » était un Yi blanc (souvent un *quno*) qui s'occupait spécialement de l'achat et de la vente des *gashy* pour son *sippo*. On trouvait beaucoup de *gashy* han vendus dans l'intérieur des Montagnes, tandis que les *gashy* yi étaient plutôt groupés aux abords des Montagnes. C'est en fait pour les empêcher de s'enfuir que les *covusu* les vendaient le plus loin possible de leurs villages d'origine. Il était donc assez courant qu'un *gashy* ait été vendu plusieurs fois par plusieurs maîtres et obligé de se déplacer d'une région à une autre. Le prix des *gashy* variait selon l'âge, la capacité de travail, l'état de santé et l'origine. Le prix pouvait aussi être fixé en bétail ou en autres choses (céréale par exemple) selon le besoin du vendeur. Les jeunes coûtaient plus chers que les personnes âgées, les femmes et les jeunes garçons plus chers que les hommes ; les Yi étaient plus chers que les Han. Un homme entre vingt et trente ans coûtait de dix à vingt *liang*<sup>11</sup> d'argent tandis qu'un garçon adolescent coûtait quarante *liang* ; une jeune femme soixante et un artisan cent. Si le règlement s'effectuait en bétail, un *gashy* jeune pouvait coûter un cheval jeune et une *gashy* jeune un mouton et deux cochons.<sup>12</sup> Les jeunes hommes *gashy* coûtaient moins chers parce que les jeunes robustes sont les plus suspectés de vouloir s'enfuir. C'est aussi la raison qui faisait baisser le prix d'un *gashy* d'une vingtaine d'années. Les *gashy* han valent la moitié moins cher que les *gashy* yi, car d'une part un Han enlevé loin de sa famille ignorant la langue yi ne veut jamais vraiment ni rester pour toujours dans les Montagnes Fraîches ni épouser une autre *gashy* que le maître lui attribue ; d'autre part il faut beaucoup d'effort au maître pour forcer un *gashy* han à accepter son sort d'esclave misérable chez les Yi.

Après l'introduction de la culture de l'opium dans les Montagnes Fraîches dans les années 30, les Yi noirs s'enrichirent rapidement avec la vente de l'opium aux Han du Sichuan et du Yunnan. L'argent gagné entraînait plus facilement dans les marchés des Montagnes. On trouvait même dans certains clans quelques Yi blancs spécialisés dans le commerce des armes. Ils étaient chargés d'aller dans les régions han, notamment au Yunnan, pour échanger de l'opium contre des armes avec l'armée du Yunnan, dirigée à l'époque par les deux cousins lointains des Jjidi, Long Yun et Lu Han. Mieux armés, ils attrapaient plus de captifs et les revendaient après. La culture et la vente de l'opium par les Yi ont stimulé le trafic yi noir portant sur les *gashy*, en particulier dans les régions frontalières des Montagnes fraîches où les marchés de *gashy* devinrent florissants. Le marché de Gulugou en est un exemple. Situé à l'ouest des Montagnes, au carrefour de la sous-préfecture de Mian-ning, de Puxiong et à l'ouest des villages habités par des Han et des Xifan (une branche de Tibétains), le marché de Gulugou contrôlé par les clans Aho et Ggojy était devenu un centre

---

<sup>11</sup> Un *liang* égale 50 g.

<sup>12</sup> Comme on peut le constater, les tractations se font en « monnaie multiple » selon l'acception de ce terme par G. CONDOMINAS (1980) *Espace social, à propos de l'Asie du Sud-est*, pp. 368-392. Voici quelques exemples de troc pratiqué par les Yi : un mouton contre un cochon ou 50 kg de céréales (maïs, orge ou sarrasin), une peau de mouton contre un coq, un *carrwa* (manteau en laine) contre un cochon de lait, un cheval contre un bœuf ou cinq moutons, etc.

important du trafic de *gashy* de la fin des années 30 jusqu'en 1956 où il fut supprimé. Au moins plus de trois cents *gashy* y ont été vendus chaque année entre 1946 et 1956.<sup>13</sup>

### C). Vie des *gashy*

Une fois les *gashy* han arrivés chez le maître, la première chose que celui-ci les forçait à faire, c'était d'apprendre la langue yi tout en commençant à accomplir d'autres travaux domestiques et quelquefois agricoles. Beaucoup de *gashy* ont été obligés de changer leur nom han afin de faciliter leur intégration dans les Montagnes Fraîches. Habitant dans les greniers ou les écuries du maître, les *gashy* faisaient tous les travaux domestiques du matin au soir. Pour les riches familles yi noires qui avaient beaucoup de terres et de *gashy*, certaines femmes et certains hommes *gashy* dévoués devenaient *nyimo* et *miko*. Les *nyimo* sont des femmes chargées d'organiser les travaux domestiques et de veiller sur les *gashy* femmes qui s'occupent de la cuisine, de la couture, de la garde d'enfants, du tissage, de la corvée d'eau et de bois, qui moulent l'orge et le sarrasin. Les *gashy* n'ont pas le droit de manger avec la famille du maître, ils ne mangiaient souvent que les restes du repas de la famille du maître. Aux saisons des semailles et des moissons où l'on avait besoin de main-d'œuvre dans les champs, les *gashy* devaient participer aux travaux dans les champs pour aider les *ajia*. A l'appel du maître, ils participaient aussi aux combats.

Le maître autorisait ses *gashy* femme ou homme, jeune ou vieux qui étaient restés quelques années chez lui à faire des économies modestes afin d'obtenir un minimum de biens (céréales, poulets et un peu d'argent en particulier mais jamais de la terre). Cependant les *gashy* ainsi que leurs petites propriétés n'en appartenaient pas moins au maître qui tentait parfois d'« emprunter » de l'argent ou des céréales à ses *gashy*.

Lorsque le maître mariait sa fille, de jeunes *gashy* femmes étaient sélectionnées, pour faire partie de la dot de la jeune mariée, elles suivaient leur maîtresse mariée chez son mari et finissaient par se marier avec les *gashy* de ce dernier.

### D). Mobilité de classe

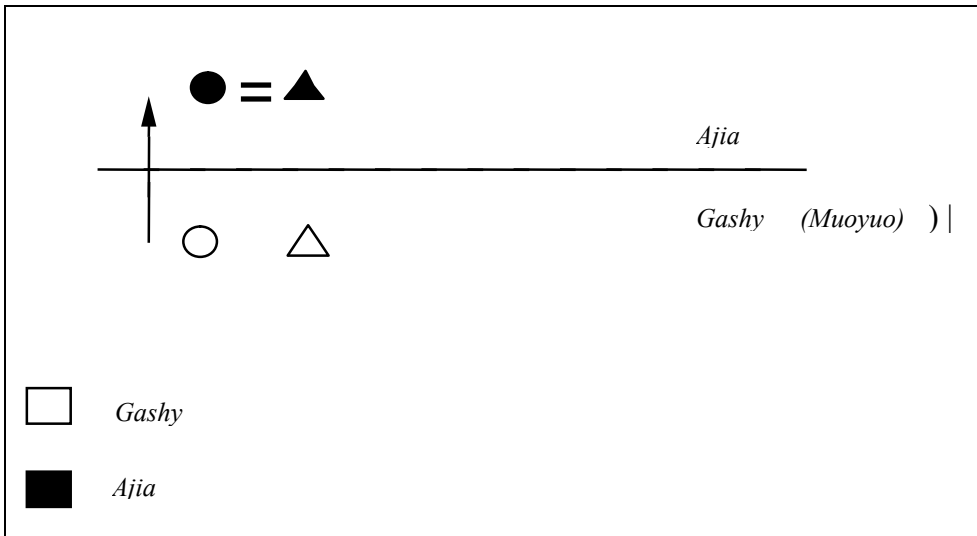
Battus, maltraités, ne décidant pas même de leur mariage, vendus toujours plus loin, parfois torturés et tués par la famille du maître ou par les ennemis du maître, beaucoup de *gashy*, les *gashy* han en particulier, songaient à s'enfuir pour retrouver

---

<sup>13</sup> ZHAN Chengxu « *Liangshan yige nuli shichang de diaocha baogao* », (Rapport sur un marché d'esclaves dans les Montagnes fraîches), dans *Association pour l'étude des nationalités du sud-ouest de la Chine, Xinan minzu yanjiu* (Etudes des nationalités du sud-ouest), Chengdu, Editions Minzu, 1987, pp. 143-150.

une vie normale. Mais pour les garder et avoir des enfants *gashy*, le maître cherchait à marier ses *gashy* entre eux quand ils atteignaient une vingtaine d'années sans tenir compte, bien sûr, de leur avis, tablant sur le fait que des *gashy* mariés s'enfuient moins facilement que des célibataires. Certains *gashy*, sachant que leurs futurs enfants appartiendraient au maître, refusaient le mariage imposé par le maître. Mais paradoxalement d'autres *gashy*, dans l'espoir de se détacher progressivement du maître après le mariage, acceptaient de se marier pour s'émanciper davantage et devenir *quno* un jour.

Un *gashy* marié devenait tout d'abord *ajia*, car il n'habitait plus chez son maître, mais dans une petite baraque à côté. Au lieu de travailler dans la maison du maître, il travaillait sur les champs de celui-ci. Sa femme travaillait parfois encore dans la maison du maître selon les besoins du celui-ci. La famille subsistait tant bien que mal avec un mouton (ou un cochon) plus deux *dou*<sup>14</sup> de sarrasin, quelquefois une parcelle de terre que lui donnait le maître au moment du mariage.



**Tableau 2. La montée de classe des *gashy* en *ajia*.**

Dans le cas où, parmi deux *gashy* tués par un autre clan, l'un appartenait à un Yi noir et l'autre à un Yi blanc, le prix réclamé par le clan n'était pas le même : un *gashy* de Yi noir vallait deux fois plus cher que celui du Yi blanc (qu'il soit *quno* ou

<sup>14</sup> Le *dou* est un panier en vannerie qu'on utilise pour peser des céréales. Le contenu d'un *dou* pèse environ 10 kg.



*ajia*). Les Yi noirs pouvaient déclencher une guerre pour un *quno* tué voire dans certains cas pour un *ajia* tué mais jamais pour un *gashy*.

## 2. Les *ajia*<sup>15</sup>

### A). *Origine et vie des ajia*

Toujours dépendant d'un *sippo* (« maître ») qu'il soit noir ou blanc et fixés sur le territoire d'un clan yi noirs, les *ajia* étaient pour la plupart d'anciens *gashy* et parfois des *quno* ruinés puis dégradés. En tant qu'esclaves-tenanciers et la plus importante main-d'œuvre pour les maîtres, leur statut était relativement plus libre que celui des *gashy*, mais ils étaient beaucoup moins indépendants économiquement et socialement que les *quno*. Ils nourrissaient leur famille avec la parcelle de terre donnée par le maître lors de leur mariage mais travaillaient en priorité sur les champs du maître, en moyenne de trois à plus de six mois par an. Certaines familles nombreuses aidées par des parents arrivaient à acheter un ou plusieurs *gashy*. Ces *gashy* étaient envoyés travailler dans la maison ou sur les champs des Yi noirs pour remplacer la corvée dûe aux Yi noirs.

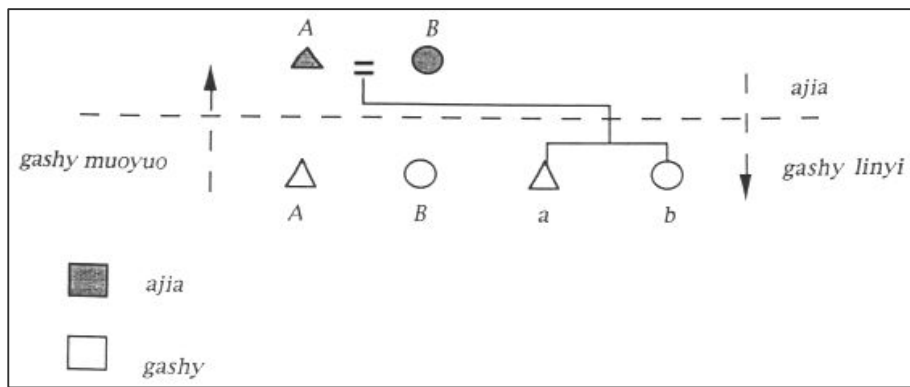
Mais il faut signaler que le statut des *ajia* était très instable surtout au tout début de leur émancipation c'est-à-dire avant qu'ils ne puissent former un lignage minimal, une ou deux générations plus tard. Ils risquaient toujours de retomber au stade de *gashy* en particulier pour les *ajia* d'origine *gashy*. Un *ajia* désobéissant au maître pouvait être vendu comme *gashy* loin de sa femme et de ses enfants. Les maîtres préservaient encore beaucoup de droits sur les *ajia* qui se traduisaient notamment par la liberté de vendre ses *ajia* s'il le jugeait nécessaire, les punitions corporelles, la prise de leurs enfants comme *gashy* chez lui, les mariages imposés aux enfants des *ajia* devenus *gashy*. Cependant les enfants des *ajia* étaient devenus des *liny* (*gashy* ayant acquis une racine yi) soit une deuxième génération des *gashy muoyuo* pour les maîtres. Donc ils ne pouvaient pas être vendus aussi librement que les *muoyuo* (*gashy* sans racine yi).

Le maître prenait un ou tous les fils des *ajia* comme *gashy* quand ils avaient treize ou quatorze ans et même parfois plus jeunes, pour les faire travailler dans sa maison, ce qui permettait d'avoir en permanence un nombre stable de *gashy* pour les Yi noirs. Quant aux filles des *ajia*, elles étaient, dans la plupart des cas, comprises dans la dot de la fille du maître. Elles suivaient cette dernière chez le mari dès sa première grossesse. Quand il s'agissait de villages lointains et qu'il était trop difficile pour ces filles *ajia* de revoir leurs parents, elles finissaient par se marier avec les *gashy* du nouveau maître. Si le maître n'avait pas de fille, le *ajia* pouvait alors

---

<sup>15</sup> Le mot *ajia* ou *aka* selon les dialectes, désigne en yi « l'esclave qui garde la maison pour le maître ».

marier sa fille, mais souvent le maître décidait pour elle en la mariant avec le fils d'un de ses autres *ajia*. Dans tous les cas c'est le maître qui percevait le prix de la fiancée quelle que soit la façon de marier les filles *ajia* non comprises en dot. Si une fille *ajia* mourait avant d'accompagner la fille du maître, les parents de cette dernière devaient une somme d'argent au maître. S'il s'agissait d'un fils, le maître prenait la partie des propriétés que l'enfant aurait hérité. Les filles n'ont pas de droit à l'héritage.



**Tableau 3. Elévation des *gashy* au statut de *ajia* après leur mariage et retour des enfants de *ajia* à celui de *gashy*.**

Si deux conjoints *ajia* appartenaient chacun à un maître différent (les deux maîtres étant souvent frères, cousins ou encore alliés), ils ne changeaient pas de maître après le mariage. Les deux maîtres partageaient à parts égales leurs enfants, considérés comme *gashy*. Si le nombre d'enfant était impair, le dernier enfant appartenait aux deux maîtres. Si le maître n'avait pas suffisamment de femmes *gashy* ou de filles *ajia* disponibles pour les fils de ses *ajia*, ceux-ci pouvaient payer une somme (deux taëls pour chaque fils) d'argent au maître pour pouvoir se marier comme ils l'entendaient.

### **B). Devoirs et services des *ajia***

« On pourrait couper la tête de soixante personnes pour une tête de cochon », disent les Yi blancs.

Pour le Nouvel An yi, dans la région intérieure des Montagnes Fraîches comme Butuo, Jinyang et Puge, la contribution des Yi blancs d'une demi-tête de cochon aux Yi noirs tient une place importante car il s'agissait d'un honneur mais surtout d'un symbole destiné à demander la protection à laquelle aspiraient tous les Yi blancs (qu'ils soient *quino* et *ajia*). Chaque famille yi blanche offrait au maître une demi-tête

du cochon en reconnaissance de sa protection. A part la demi-tête de cochon que la famille yi blanche (*quno* ou *ajia*) offrait au maître lors du Nouvel An Yi et en dehors de tous les travaux agricoles, les *ajia* devaient assumer d'autres charges et services en cas de mariage de leurs enfants, de la visite de leurs filles mariées et d'alliés, en cas de décès, lors de la naissance d'un enfant, etc. Voici les charges que chaque famille *ajia* devait à son maître :

Mariage du fils : 20 kg de viande de porc, 5 kg de maïs et 5 kg d'alcool ;

Mariage de la fille : un cochon de lait ou un mouton ;

Décès : 5 kg de sarrasin et un bœuf payé par dix familles *ajia* ;

Cérémonie de *cobi* : 5 kg de maïs et 15 kg d'alcool ;

L'offre d'une demi-tête de cochon était une coutume maintenant interdite par les autorités depuis le changement social survenu dans les Montagnes Fraîches en 1956. Elle réapparaît depuis peu à Butuo, ce qui ne fait guère plaisir à certains cadres d'origine yi blanche de la sous-préfecture estimant que ce genre de phénomène de reconnaissance de l'ancien maître représente un souvenir de la vie d'exploitation de la masse du peuple yi blanc par les Yi noirs<sup>16</sup>. Pour les Yi noirs, il paraissait plus intéressant de posséder plus d'*ajia* que de *gashy*, Jire Shida, un Yi noir du village Xiqiho disait :

Il vaut mieux bien sûr avoir beaucoup de *gashy* à la maison, mais ma maison ne peut pas abriter tout le monde et, de toutes façons, on peut toujours compter sur les *ajia* quand on a du travail à faire faire. En plus il faut nourrir les *gashy* mais pas forcément les *ajia*, sauf quand ils ont vraiment des difficultés.

Si un *ajia* est tué par quelqu'un d'un autre clan, l'argent du prix payé pour sa mort revient au maître et non à la famille. Les *ajia* ne pouvaient pas vendre leur terre sans l'accord du maître. Lorsqu'un *ajia* mourait sans héritier, le maître prenait toutes ses propriétés et remariait sa femme avec un autre *gashy*.

### C). Mobilité des *ajia*

« *Cycy muoyuo, nyicy linyi, suocy quno* ». (« la première génération est *muoyuo*, la deuxième *linyi*, la troisième devient enfin *quno* »). C'est une expression répandue dans toutes les Montagnes Fraîches et qui provient probablement d'une ancienne habitude yi. Elle explique l'ascension sociale progressive des *gashy* jusqu'au stade de *quno* après trois générations vécues dans les Montagnes Fraîches. Mais dans la réalité, les Yi noirs surtout les *nzyimo* (« chefs territoriaux ») ne la

---

<sup>16</sup> Propos recueilli de M. Yang, un Yi blanc originaire de Jinyang, la sous-préfecture voisine de Butuo, lors d'un entretien à Butuo en juillet 1989.

respectaient guère car ils ne voulaient en général pas laisser les *ajia* devenir des *quno*. Sur le territoire du *nzyimo* Acho à Leibo, les *ajia* n'avaient même pas le droit de s'émanciper bien qu'ils aient suffisamment de moyens financiers. *Gobocy* en y signifie l'émancipation dont se préoccupaient les *ajia* une fois qu'ils avaient accumulé certains biens et une certaine somme d'argent. Ils commençaient par payer le maître afin de pouvoir se marier eux-même et leurs enfants ensuite et ainsi de ne plus avoir à les donner au maître en *gashy*, comme les *quno*. Ils acquéraient ensuite le statut de *quno* pour toute la famille. Au bout de quelque temps, certains *ajia* parvenaient au stade de *quno*. Par exemple, au village de Voko, trois familles *ajia* parmi les trente-quatre appartenant au Yi noir Jjidi Ayo s'étaient émancipées et étaient devenues *quno* après avoir payé la somme nécessaire. Mais Jjidi Ayo n'a pas autorisé les trente-et-une autres familles *ajia* à acheter le statut de *quno*. Pour lui en effet : « Même s'ils avaient suffisamment d'argent, je ne les laisserais pas facilement se racheter. Même s'ils en avaient assez, je ne les laisserai pas faire parce que l'argent est quelque chose de mort tandis que les *ajia* sont vivants. Je peux prendre leurs enfants. Une famille *ajia* peut se multiplier et travailler pour moi ».

Certains *ajia* appartenant à des Yi noirs et devenus riches ont pu s'enfuir, avec l'aide de leurs parents, sur le territoire de l'ennemi de leur maître. Le nouveau maître reconnaissait alors ces nouveaux arrivés comme nouveaux *quno* sans qu'ils n'aient rien à payer. Quant aux *ajia* des *quno*, leur émancipation est plus facile à obtenir que celle des *ajia* des Yi noirs. Ils demandaient à leur maître de leur accorder l'émancipation en les menaçant de partir devenir des *quno* des Yi noirs. Les maîtres *quno*, par peur de les perdre définitivement, étaient souvent obligés d'accorder leur émancipation.

Pour garder les *ajia* sur leur territoire, les Yi noirs devaient assurer leur protection et leur procurer les aides nécessaires. Ils fournissaient les repas aux *ajia* pauvres lors de mauvaises récoltes, envoyaient des *gashy* chez les *ajia* pour les aider à travailler, etc. « Les *ajia* sont le cœur des maîtres tandis que les *quno* constituent le corps du maître » est une phrase destinée à rassurer les *ajia* car elle montre que leur lien avec les Yi noirs est plus serré et affectif que ceux des *quno*. Les filles *ajia* sélectionnées comme dot pour la fille du maître jouissaient d'encore plus de privilèges. Dès le mariage de la maîtresse, elles pouvaient l'appeler « sœur » au lieu de « *sippo* » (« maître ou maîtresse »). Si l'une d'elles se sentait insultée ou humiliée par les autres gens, sa maîtresse exigeait de ces derniers une offrande d'alcool en plus d'un mouton sacrifié.

L'émancipation des *ajia* devait s'acheter en présence d'un intermédiaire, souvent un autre Yi noir, le prix devait compenser la corvée, le prix des enfants (alors dispensés de devenir *gashy*) et l'achat du statut de *quno*. En général, une famille *ajia* devait payer pour chaque membre de la famille une somme équivalente au prix de l'achat d'un nouveau *gashy muoyuo*. Une fois l'affaire conclue, le changement de

statut de *ajia* en *quno* était reconnu. Mais ils restaient toujours sur le même territoire, appartenant toujours au même Yi noir.

On pourrait croire que les *gashy* et les *ajia* sont en fait deux catégories faisant partie d'une même classe sociale dans la société yi. Ils sont attachés au maître et plus spécifiquement aux terres de celui-ci. Les *ajia*, n'ayant pas le droit de déménager ailleurs, même en n'habitant plus la maison du maître, subissent le même sort que les *gashy*. La principale différence qui distingue les *ajia* des *gashy* réside dans leur possession d'une terre, d'une famille et parfois de quelques *gashy*. Mais leurs enfants redeviennent presque systématiquement des *gashy*. Il existe, entre les *ajia* et les *gashy*, une circulation continue et une instabilité de statut : d'abord un *gashy* marié devient *ajia* alors que ses enfants redeviennent ensuite *gashy* ; un *ajia* risque lui-même de retomber facilement au statut de *gashy* et il suffit qu'un *gashy* se marie pour qu'il devienne *ajia*. Dans ce système, il existe aussi une division de travail entre les *gashy* et les *ajia* comme leurs noms l'indiquent clairement : les premiers sont des esclaves domestiques (« mains et pieds du foyer ») et les seconds sont aussi esclaves mais leur fonction ressemble à celle d'intendants (« garder la maison pour le maître »). Les *gashy* travaillent à la maison ; les *ajia* travaillent dans les champs et s'occupent de travaux comme la construction des maisons, par exemple. Si les *ajia* ont plus de liberté personnelle que les *gashy*, celle-ci n'est pas plus fondamentale pour autant. Car comme les *gashy*, leurs biens (notamment la terre et les enfants) sont censés être la propriété du maître. La plus importante fonction des *ajia* pour le maître, c'est leur capacité à lui fournir des enfants *gashy*, plus la corvée. Le service militaire, par contre, est exigé pour tous les Yi blancs quelle que soit leur classe sociale. Le statut de *gashy* devenant *ajia* grâce au mariage est souvent imposé par le maître, en revanche la transformation du statut de *ajia* en celui de *quno* doit être payée.

### 3. Les *quno*

« Si un *quno* n'a pas de *sippo* (« seigneur et maître »), sa natte de cheveux risque d'être arrachée », dit l'expression yi. Chaque *quno*, (appelés également *quho* ou encore *jho* selon certaines régions), devrait avoir un *sippo* noir sauf dans une partie isolée entre Ganluo et Leibo où vivaient quelques clans *quno* qui ont réussi à se détacher complètement des Yi noirs devenant « des Yi blancs indépendants »<sup>17</sup>. Précisons qu'il s'agit d'un cas isolé.

Les *quno* sont les plus nombreux dans la société yi, mais leurs généalogies orales sont moins importantes que celles des Yi noirs. Elles ne comptent en général

---

<sup>17</sup> LI Shaomin, SHI Xiulin, « *Sichuan Leibo xian Shangtianba xiang douli baiyi shehui diaocha*, » (Enquêtes sur les Yi blancs indépendants de canton Shantianba de la sous-préfecture de Leibo au Sichuan), dans Commission Nationale des Minorités, *Sichuan, Guangxi, Yunnan yizu shehui lishi diaocha*, (Enquêtes sur l'histoire de la société yi au Sichuan, Guangxi et Yunnan), Kunming, 1986, Edition Minzu, pp. 1-28.

que quelques générations, neuf ou dix pour les plus anciennes. Sous la protection des Yi noirs et dispensés de certaines corvées, les *quno* appartenait aux différents clans yi noirs auxquels ils devaient divers services. Si un Yi noir pauvre avait du mal à assurer, faute de moyens financiers et militaires, son rôle de protecteur sur ses *quno*, il pouvait les céder à un de ses parents du même clan ou d'un autre clan à condition qu'il obtienne l'accord du (ou des) *quno* en question en leur assurant que leur statut de *quno* ne serait pas dégradé après le transfert. Le coût du transfert dépend de l'accord conclu entre le *sippo* et l'acheteur. La compensation pouvait être très élevée si l'acheteur prenait tout ou partie de la propriété du *quno* impliqué dans le transfert. La compensation variait de soixante-dix à cent taëls d'argent par famille et pouvait se faire sous forme de bétail en fonction des besoins de celui qui transférait. Dans la plupart des cas les *quno* transférés allaient dans le village du nouveau *sippo*. Ils restaient rarement dans l'ancien village, car leur ancien *sippo* pouvait encore leur demander des services.

Selon Jjidi Lawu du village de Voko, il arrivait qu'un Yi noir ordonne à un *quno* de battre ses autres *quno*, mais cela risquait de provoquer des conflits. Les autres *quno* pouvaient se rassembler pour protester collectivement afin de faire « perdre la face » à leur *sippo*, lui causant des pertes économiques importantes. Un Yi noir qui maltraitait ses *quno* était mal vu dans la société. Des *quno* ou *ajia* débrouillards et intelligents devenaient les régisseurs du maître *miko*. Ils distribuaient les travaux aux *gashy* et les surveillaient. Le maître les chargeait de faire des prêts usuraires, de réclamer les dettes, d'effectuer des échanges de type « troc » (opium contre fusil, moutons contre sel, tissus de coton, etc) avec les rares commerçants han qui entraient dans les montagnes après avoir payé un yi noir pour garantir leur sécurité et se protéger d'une capture.

A la demande du *sippo*, les *quno* travaillaient gratuitement aux champs de cinq à vingt jours en moyenne pour le *sippo*, selon la superficie des terres et le nombre de tous les Yi blancs disponibles du seigneur ; si les terres et la maison du *sippo* se trouvaient trop loin (50 km quelquefois), les *quno* pouvaient se dégager des travaux des champs en fournissant deux ou trois kilos de sel ou une somme d'argent par an. Et un *quno* riche pouvait envoyer ses *ajia* ou *gashy* travailler à sa place chez le *sippo*. Ils allaient aux champs avec leurs propres outils et animaux de trait du lever au coucher du soleil. Les repas étaient fournis par le *sippo*. Les *quno* étaient contraints d'accepter le prêt à usure sous forme de bétail proposé par leur *sippo*. Deux sortes de prêt à usure se pratiquaient assez couramment, l'un s'appellait *vo axyy* (*vo* : cochon), l'autre *va axyy* (*va* : poulet). Le premier est un prêt de cochon : le *sippo* yi noir prête un cochon de lait à un de ses *quno* ; au bout d'un an, le *quno* doit rendre deux cochons au *sippo*. Le deuxième est un prêt de poule ; le *sippo* noir donne une jeune poule au *quno* qui l'élève pour lui et le maître réclame deux poules un an plus tard. Le *quno* doit rembourser cet emprunt sans condition, même si le cochon ou la poule prêtés sont morts entre-temps. Un autre prêt, plus important, se faisait en céréales (sarrasin et maïs surtout), au moment de la naissance d'une fille chez un *sippo* noir. Ce dernier oblige un de ses *quno* à accepter son prêt à usure de deux à trois *dou* de sarrasin ou de maïs pour récupérer plus de céréales quinze ou

seize ans plus tard quand sa fille se marierait. Dans la plupart de cas, ce même *quno* reprête à usure la même quantité de céréale à un ou plusieurs autres *quno* ou bien *ajia* qui ont besoin de nourriture et sont capables de rembourser le prêt. Pour ce genre de prêt « secondaire » à usure, il y a en général deux façons de faire. Dans le premier cas, le prêteur donne le nom du *sippo* à l'emprunteur pour que ce dernier rembourse directement lui-même le prêt au *sippo* plus tard. Dans l'autre cas le *quno* gère le prêt à sa façon et il suffit qu'il rembourse le prêt plus l'intérêt au *sippo* en temps voulu. L'intérêt peut s'élever à 50% par an. Dans l'autre cas, au moment où le *sippo* noir mariait sa fille, la famille du gendre, en récupérant le prêt avec l'intérêt, payait au *quno* qui s'était occupé du prêt soit un tissu de coton rare, soit un cheval ou encore un taël d'argent pour le récompenser. Pour certains *quno* aisés, capables de gérer des prêts pour le *sippo*, c'était un bon moyen complémentaire pour s'enrichir. Si un Yi blanc (*quno* ou autre) trop pauvre n'arrivait pas à rembourser son prêt, la créance était transmise à ses enfants après sa mort. Plus longtemps la dette durait, plus il paierait et plus il risquait de donner un de ses enfants au *sippo* comme *gashy* pour payer la dette. Presque chaque famille yi blanche du village avait accepté un prêt des Yi noirs.

Le service *qosu* désigne l'obligation pour les *quno* d'accompagner le *sippo* dans ses voyages. Les *quno* choisis sont souvent des personnes âgées respectées et ayant l'expérience du voyage et des jeunes gens robustes armés s'il faut traverser les endroits où il y a des ennemis. Ils s'habillaient le mieux possible et portaient des galettes de sarrasin et de la farine d'orge pour s'alimenter en route. Si c'était une femme yi noire qui voyageait, elle devait être accompagnée de quelques jeunes femmes *quno* en plus des hommes qui lui servaient de gardes de corps. Arrivés au village des hôtes, les *quno* étaient aussi bien accueillis que leur *sippo*. Une fois la fête finie, ils se chargeaient des cadeaux reçus (souvent une tête de cochon cuite symbolisant le respect du donneur aux invités et des cuisses de moutons ou de bœuf) et suivaient le *sippo* sur le chemin de retour. Il arrivait que le *sippo* leur donnât certains cadeaux quand il en recevait beaucoup et était satisfait de leur service. Pour certains *quno* le service *qosu* était une occasion de montrer leur loyauté à leur *sippo* ; pour les autres c'était plutôt une corvée mais ils ne pouvaient pas la refuser, sinon ils risquaient d'être battus par des *ajia* sur l'ordre du seigneur ou bien étaient obligés de lui offrir au moins deux bouteilles d'alcool et un coq en échange du service qu'ils n'avaient pas effectué. Ce qui était assez cher pour des *quno* pauvres.

Les Yi noirs célèbrent beaucoup de fêtes tout au long de l'année telles que les fiançailles, le mariage, toutes sortes de cérémonies liés à la mort ou encore le retour chez les parents des femmes mariées. Pour chaque sortie qui dure un ou plusieurs jours ils ont besoin d'escortes fournies par leurs *quno*. Car les Yi noirs ne se déplaçaient jamais seuls, ils voyageaient toujours accompagnés par des Yi blancs pour montrer leur puissance, sinon ils risquaient d'être la risée des autres clans.

L'autre service, le *muoyuo*, est un service militaire que tous les hommes yi blancs, y compris les *quno*, devaient inconditionnellement à leurs *sippo*. Munis de

leurs propres armes s'ils en avaient et de la nourriture nécessaire, les *quno* combattait sous l'ordre du *sippo*. Les *quno* étaient les plus nombreux dans la société et, mieux armés que les *ajia*, ils constituaient un groupe de combattants plus importants que les Yi noirs. Un *quno* de 60 ans, Arre Ladazze, racontait :

Ma famille et celle de deux frères cadets de mon père appartenaient aux Jjidi du village de Zzelo, autrefois il est arrivé qu'ils se trouvent en conflit, impliqués dans des guerres opposant les Jjidi et les Moshe, avec nos autres frères Arre, dépendant, eux, du clan Moshe du village de Tuojuo. Les deux groupes de Arre ont dû se combattre, chacun pour son *sippo*, comme de vrais ennemis. Heureusement, il n'y pas eu de morts. Mais c'était comme ça, on doit tout faire pour son *sippo*.

Il existe une forme d'entraide appelée *lobuo* entre Yi noirs et blancs pour la construction de maisons : lorsque un Yi noir construit une maison, ses *quno* devaient venir l'aider, si un Yi blanc (notamment *quno*, car beaucoup de *ajia* sont trop pauvres pour construire une vraie grande maison) bâtit sa propre maison, son *sippo* devait lui envoyer un ou deux *gashy* pour l'aider. En fait l'entraide n'avait lieu qu'entre Yi noirs et *quno* puisque le premier souci d'un *ajia* enrichi était de devenir *quno*. Les *quno* riches envoyaient leurs *gashy* effectuer les travaux de construction à leur place pour le *sippo*. Ceux qui habitaient trop loin du *sippo* et qui ne pouvaient pas venir facilement devaient payer pour le service non effectué. Le premier jour de la construction, le Yi noir faisait tuer un ou deux moutons et un cochon de lait pour offrir à sa main-d'œuvre un bon repas et montrer ainsi sa richesse et sa générosité. Il devait aussi fournir les repas pendant toute la période des travaux. De nos jours, on observe que lors d'une construction et bien qu'il n'y ait pas d'obligation à cela, les gens viennent aider.

Les *quno* étaient contraints d'assumer diverses lourdes charges à l'égard de leur *sippo* à l'occasion des fêtes : mariage, accueil de visiteurs, etc. Pour le mariage des enfants et le décès d'un des parents du *sippo*, chaque famille blanche devait apporter un pot d'alcool, un *dou* (10 kg) de céréale. Lors du Nouvel An yi, chaque famille blanche contribuait d'une demi-tête de cochon, d'un pot d'alcool et d'un cochon.

Le *quno* risquait de redescendre dans la hiérarchie sociale s'il n'avait pas un *sippo* pour défendre son statut en cas de danger. Cependant des *quno* pouvaient devenir très riches, plus riches même que certains Yi noirs, mais s'ils ne bénéficiaient pas de protection suffisante d'un à plusieurs Yi noirs, ils leur était assez difficile de garder leur statut de *quno* en cas de capture par le clan ennemi pendant une guérilla. Il arrivait parfois que le captif soit vendu très loin comme *ajia* ou même *gashy*. Comme il y avait souvent des guérillas dans certaines régions entre clans ou même entre lignages différents au sein d'un même clan, le *quno* qui voyageait beaucoup avait toujours besoin d'avoir un ou plusieurs garants yi noirs de différents clans. Par exemple, au village de Zzelo à Butuo, le *quno* Mare Cibi de Jjidi Lucho avait eu en tout treize garants dont six Jjidi, quatre Bixbbu, deux Shibo, et un Moshe. Plus un *quno* avait de protecteurs, plus il était considéré comme quelqu'un de débrouillard et de capable.



Le *quno* apporte un pot d'alcool à la première visite au Yi noir à qui il va demander d'être son protecteur. Après avoir obtenu son accord, le *quno* lui paie un tael d'argent. Il doit payer un tael d'argent chaque année et doit en plus effectuer certains travaux pour son protecteur. Celui-ci augmentait d'une année sur l'autre le prix de sa protection si le *quno* ne le payait pas à temps. En revanche, le garant devait exercer son rôle de protecteur à l'égard du ou des *quno* sous sa protection, quand ces derniers avaient été capturés, il devait s'occuper de collecter la rançon pour les récupérer ou de déclencher une guerre pour les retrouver si c'était nécessaire. Lorsque le *quno* se sentait moins en danger par suite de l'amélioration de la situation dans le pays, ou au contraire s'il trouvait que son protecteur ne faisait pas assez pour sa sécurité, il pouvait demander à annuler son contrat en lui payant une somme d'argent. Il était aussi possible qu'un Yi noir ne veuille plus continuer à être le garant d'un *quno* pour une raison quelconque ; dans ce cas précis le *quno* se détachait de son garant sans rien payer et essayait d'en trouver un autre.

Les *quno* étaient libres de marier leurs enfants par entremetteur selon la coutume, mais ils ne pouvaient pas refuser la corvée (dix à quinze jours par an) imposée par le *sippo* à leurs enfants. Lorsqu'ils mariaient un fils, ils devaient payer, en plus du prix de la fiancée à sa famille, de deux *liang* à un tael d'argent au *sippo* de la famille de la fiancée. Les *quno* disposaient tout de même d'une certaine liberté et de certains biens, mais dans les régions des Montagnes Fraîches éloignées comme Butuo et Jinyang leur liberté était limitée, ils restaient sous le contrôle des Yi noirs, en particulier dans le domaine de la vente de terres. Par contre, dans les régions en lisière des Montagnes, comme Leibo et Ganluo, où vivent d'importants clans *quno*, certains pouvaient s'unir face aux exigences des Yi noirs et arriver à préserver leurs droits sur un contrôle quasi total des terres et des autres biens en leur possession. Le *sippo* avait un droit de préemption sur une terre mise en vente par un de ses *quno*. Il pouvait percevoir une sorte de taxe, « *kaboze* », <sup>18</sup> soit un dixième du prix vendu. Un *quno* sans fils n'avait même pas le droit de vendre ses terres, car la plus importante part de toutes ses biens (maison, *gashy*, bétail, etc) devaient être, dans la plupart des cas, reprise par le *sippo* après sa mort. Il s'agit ici d'un privilège appelé « *ggi mgu zze* » dont les Yi noirs disposaient et qu'ils exerçaient sur tous leurs serfs yi blancs : reprise des terres, partage avec les filles mariées du reste des céréales, de l'argent et d'autres biens comme les poulets et des outils. Le *sippo* ne pouvait toutefois prendre les biens qu'après la mort des parents du *quno* mort ou bien après le remariage de sa veuve (elle n'avait pas le droit d'emmener avec elle chez son deuxième mari tous les biens du mort) ou bien encore après le mariage des filles mineures du mort. Si le *quno* mort était célibataire et avait des frères et sœurs, le *sippo* prenait la part d'héritage dont le *quno* aurait hérité. De toutes façons, le *sippo* essayait par tous les moyens de prendre tous les biens d'un *quno* mort dès qu'il pouvait s'assurer que celui-ci n'avait pas d'héritier.

---

<sup>18</sup> « *kaboze* » en yi : l'argent pour avoir ouvert la bouche.

Selon une expression yi : « Une chèvre ne deviendra jamais un mouton, un *jjissu* ne deviendra jamais un *niesu* ». Comme nous l'avons montré, des *quno* pouvaient tomber au stade de *ajia* voire même de *gashy*, et en revanche, ces deux derniers pouvaient aussi s'élever au statut de *quno*. Les *quno* formaient la classe supérieure des Yi blancs. Des *quno* pouvaient devenir riches même plus riches que certains Yi noirs, mais ils ne pouvaient jamais devenir des Yi noirs car le statut de ces derniers ne se transmettait que par le sang. Attachés à leur seigneur (*sippo*) et non à la terre de celui-ci, les *quno* constituent en effet une classe de « serfs » pour les Yi noirs ; de plus, ils exerçaient tous les métiers artisanaux : forgerons, tailleurs de pierre, charpentiers et fabricants d'alcool. Ils servaient d'intermédiaires aussi bien entre les Yi noirs et le reste des Yi blancs qu'entre les Yi noirs et les commerçants han. Enfin les prêtres *bimo* et les guérisseurs *suni* étaient des *quno*. Les *quno* fournissaient le plus fort contingent de combattants pour les Yi noirs. Assujettis aux Yi noirs, ils étaient paradoxalement assez indépendants économiquement puisqu'ils disposaient de différents droits de propriété (terres, maisons, familles *ajia* et esclaves *gashy*, etc.)

#### 4. Les *niesu* (Yi noirs)

Les Yi noirs, 6,9% de la population totale, possédaient 70% de la terre des Montagnes jusqu'en 1956. Se considérant tous issus de deux frères fondateurs, Gguho et Qoni, divisés en clans patrilinéaires, ils étaient à la fois alliés et ennemis en cas d'affrontements et notamment pour le partage de la terre et des esclaves. Selon la tradition orale les deux frères fondateurs, Qoni et Gguho, leurs femmes, leurs enfants ainsi qu'un certain nombre de subordonnés non yi noirs, étaient originaires de Zizipuwu, un lieu mythique qui se trouve probablement quelque part au Yunnan. Ils auraient traversé le fleuve Jinsha (cours supérieur du Yangtsé) en passant par la région de Zhaotong située au nord-est du Yunnan, pour fuir les persécutions. Qoni et les siens auraient pris la route de l'ouest, tandis que les Gguho, celle de l'est pour arriver l'un et l'autre dans les Montagnes Fraîches où ils s'installèrent définitivement. C'est pour cela qu'aujourd'hui les clans issus de Qoni vivent plutôt dans la région de l'ouest des Montagnes, et qu'en revanche ceux de Gguho se regroupent plutôt dans la partie ouest. Si on en croit la plus longue généalogie recueillie qui remonte à soixante-dix générations, c'est-à-dire jusqu'à Gguho et Qoni, et qu'on compte trente ans par génération ainsi que le veut la coutume yi, l'histoire de l'exode yi aurait pu se passer vers le premier siècle avant J.C.

Les Yi noirs des Montagnes Fraîches ont non seulement réussi à échapper au contrôle des *nzyimo* après les avoir affaiblis, mais ils ont aussi pris le contrôle de la plupart des terres et règnent sur les Yi blancs. L'appartenance à la caste yi noir est héréditaire quelle que soit la situation économique de l'individu ; ils sont libres de marier leurs enfants, de posséder des biens, etc. En tant que vrais maîtres des Montagnes Fraîches, ils possèdent dans la plupart des cas une à plusieurs centaines

de familles yi blancs comprenant les trois classes : *quno*, *ajia* et *gashy galo*. Vis-à-vis de leurs *quno*, les Yi noirs sont des protecteurs qui leur évitent de devenir *ajia* ou pire, *gashy galo*, la classe la plus basse. Lorsque les Yi noirs voyagent, en récitant leur généalogie, ils arrivent toujours à trouver des parents ou alliés qui les nourrissent et les logent, eux et les Yi blancs qui les accompagnent.

Dans la région de Butuo et ses environs, les Yi noirs avaient l'habitude de dévaloriser, voire même de mépriser, les travaux agricoles. Ces travaux étaient en conséquence presque tous effectués par les *quno* et surtout par les *ajia*. Par contre, leur tradition d'éleveurs au passé nomade faisait que les Yi noirs attachaient beaucoup de prestige à l'élevage des moutons. Ils s'occupaient eux-mêmes de garder leurs moutons dans la montagne. Les moutons servaient d'offrandes indispensables avec l'orge, la plus ancienne culture des Yi, dans les rituels. Les moutons constituaient encore la monnaie d'échange pour les mariages et le moyen de remboursement des dommages ou la compensation requise pour les hommes tués au combat. Bref, l'élevage était source et signe de puissance et de richesse.

Les parents vivaient avec leurs enfants non mariés dans une même maison, mais le style de la maison yi d'aujourd'hui a tellement changé par rapport au passé qu'on ne voit plus guère les différences entre les maisons des Yi noirs et celles des Yi blancs. Autrefois, les familles yi noires avaient l'habitude de construire une ou deux tours devant la maison principale pour se protéger des guerres fréquentes. En ce qui concerne le choix du terrain, les Yi noirs préfèrent les collines où il fait froid, pour eux, dans la vallée il fait chaud et il y a plus souvent des maladies. En plus selon eux, plus une maison est située en hauteur, plus elle est noble car la hauteur du terrain lui permet de dominer toutes les autres maisons des Yi blancs de la vallée. Mais aujourd'hui, les maisons qui ont des tours à Butuo ou dans les environs ont toutes été détruites au cours de ces trente dernières années, on dit qu'il en reste encore quelques unes à Yuexi, plus de 100 km au nord de Butuo. La jeune génération ne connaît pas ce style de maison, et les artisans qui les construisaient sont morts. Les gens bâtissent aujourd'hui des maisons toutes identiques.

#### **A). La vie des Yi noirs**

Les Yi, noirs et blancs, mangeaient en général deux fois par jour ; les travaux de la cuisine, comme tous les autres travaux domestiques, étaient assurés par les *gashy*. Les enfants pouvaient demander à manger un gruau de farine d'orge quand ils avaient faim dans l'après-midi. Tous les membres de la famille (homme, femme et enfants) mangiaient ensemble s'il n'y avait pas d'invités, ils étaient servis par les *gashy* qui mangeaient après eux. Le repas était constitué principalement de galettes de sarrasin ou de maïs plongées dans l'eau bouillante, quelquefois de riz cuit comme chez les Han quand il y avait des invités ; le plat d'accompagnement, s'il n'y avait pas de viande, était souvent une soupe de choucroute séchée. En raison du climat trop froid pour cultiver davantage de légumes, ils n'avaient guère l'habitude de

manger des légumes frais. Les moutons et les cochons de lait, quelquefois les poulets, étaient les principales viandes. Le fameux plat traditionnel « *tuotuo rou* » adoré par tout le monde dans les Montagnes Fraîches consiste en viande (mouton ou autre) coupée en morceau gros comme le poing puis cuite dans l'eau bouillante et salée. Contrairement aux Chinois qui préfèrent toujours que la viande soit bien cuite quelle que soit la forme de cuisson, les Yi aiment la viande cuite à point, ou même saignante. Les abats et viscères du cochon de lait ou du mouton sont cuits dans la cendre du foyer, ils sont servis avec de l'alcool aux invités comme une espèce d'apéritif avant le repas formel.

Les femmes yi noires sont contraintes de respecter de nombreuses règles de conduite : se montrer toujours sérieuses, ne pas rire à haute voix devant les hommes d'autres familles, ne pas jouer du *hoho* (une feuille d'arbre, instrument de musique sifflant), ne pas plaisanter avec les invités, etc. Non seulement une femme yi noire mal élevée a des difficultés pour trouver un mari, mais même le prix de la fiancée pour ses sœurs doit être modéré à cause de sa mauvaise réputation. Les femmes yi noires servent d'abord les hommes, puis mangent elles-mêmes à côté d'eux. Mais elles ont le droit à l'alcool comme les hommes. Tous les travaux domestiques (cuisine, garde des enfants, recherche de l'eau, etc) étaient organisés par les femmes yi noires qui les faisaient ensuite exécuter par les *gashy* et les surveillaient. Elles préféreraient tisser et broder, car les vêtements des Yi sont faits par les femmes. La plupart des vêtements sont en laine, le tissu en coton étant très rare et si cher que seul les riches avaient les moyens de s'en procurer. Le prix d'un tissu de coton d'un mètre de long était, soit un *liang* d'argent, soit deux peaux de mouton.

### **B). Les costumes**

Les conditions géographiques des Montagnes Fraîches telles que l'accès difficile pour l'étranger et l'isolement du territoire d'un clan à l'autre font que le costume des Yi se varie d'une région à l'autre. Pour le costume des hommes, la plus grande différence se trouve dans la largeur du bas de leurs pantalons : les bas de pantalons vont de large à étroit en passant par moyen du nord au sud des Montagnes Fraîches. Butuo fait partie de cette région appelée « bas de pantalons étroit ». On peut distinguer ainsi l'origine des hommes en voyant le bas de leurs jambes de pantalons. Il est intéressant de rappeler que les ethnologues chinois ont adopté cette notion sur la largeur du bas de pantalons qui se trouve correspondre à la répartition des trois grands groupes de dialectes de la langue yi : dialecte *shy nra* (« bas de pantalon large »), *yyr nuo* (« bas de pantalon moyen ») et *suo ndi* (« bas de pantalon étroit »).

Lorsque les *gashy* avaient tondus les moutons, ils lavaient et séchaient la laine pour la laisser tisser puis coudre et broder par la maîtresse et ses filles, le tissage constituait une part importante de l'initiation des jeunes filles. Elles tissent d'abord la laine en fils, puis les teignent en bleu foncé avec de l'indigo cultivé, c'est la couleur

préférée des Yi, surtout des Yi noirs. Les robes des femmes yi, aussi bien noires que blanches, se caractérisent par leur longueur jusqu'aux chevilles et le nombre de plis qui va de 25 jusqu'à 100 pour certaines femmes yi noires. Pour une femme yi noire, plus sa robe a de plis, plus elle montre sa noblesse et son élégance. Les robes de petites filles, souvent de deux couleurs : blanches et rouges, ont moins de plis et sont en deux parties, le haut tout droit et le bas plissé. Lorsqu'une jeune fille a ses premières règles, sa mère et les voisines organisent une cérémonie pour changer sa coiffure et le modèle de sa robe. Elle porte à partir de ce moment-là la robe des jeunes filles, c'est-à-dire à trois couleurs : rouge, blanche et bleue ; les plis de la robe se multiplient également. Chaque jeune fille devait posséder assez de robes pour toute sa vie après le mariage, elle les tisse et les confectionne elle-même. Elle apportera ces robes neuves avec sa dot quand elle ira s'installer chez son mari au moment de sa première grossesse.

Les robes des femmes yi noires sont très peu brodées par rapport à celles des Yi blanches, les motifs aussi sont plus simples, de couleurs foncées, signifiant leur position aristocratique tandis que les femmes yi blanches brodent leurs robes avec beaucoup de motifs aux couleurs éclatantes. Les femmes yi noires préfèrent tisser dans la cour de leurs propres maisons, les femmes yi blanches se réunissent le plus souvent sur une petite place du village. Les bijoux, bracelets et colliers en argent et les boucles d'oreilles en coraux rouges ont beaucoup de valeur pour les femmes. Autrefois, elles les achetaient aux rares artisans ou demandaient aux hommes qui voyageaient chez les Han d'en acheter pour elles. Quant aux boucles d'oreilles en coraux rouge, elles se les transmettent de mère en fille tout en ignorant l'origine car ce ne sont vraisemblablement pas des produits de la région. En 1956, quand le gouvernement communiste chinois commença la « Réforme démocratique » dans les Montagnes Fraîches, les Yi riches notamment les Yi noirs furent obligés d'abandonner tous leurs biens, y compris les bijoux des femmes, qui furent confisqués par les autorités. Mais beaucoup de gens ont réussi à en cacher une partie, enterrée sous un arbre ou dans un mur, par refus et révolte. Depuis quelques années ils les ont redécouverts et rendus à leurs filles.

Le *carewa* est une espèce de pélerine en laine très épaisse et indispensable, il est porté par tout le monde sans distinction de classes sociales, ni de sexe, ni d'âge. Il est fait non pas par des femmes comme d'autres vêtements mais par des hommes yi blancs spécialisés. Le *carewa* sert à plusieurs usages dans la vie quotidienne : à la fois la couverture et le drap la nuit (ils dorment enrobés de *carewa*), l'imperméable sous la pluie, le coussin pour s'asseoir par terre, le cadeau offert aux amis, etc. Il vaut mieux rappeler que la température moyenne annuelle dans la région de Butuo est 10,2 C°. Il faut compter en moyenne de trois à cinq kilos de laine pour faire un *carewa*. Les artisans yi blancs fabriquent le *carewa* sur un terrain plat, près du marché du bourg. Le *carewa* d'un adulte peut peser jusqu'à sept ou huit kilos selon sa taille.

Les Yi noirs valorisant les couleurs foncées, en particulier le noir, dans leur vie quotidienne et religieuse, les femmes yi noires ne portent que de longues jupes noires, grises ou bleu foncé et des robes brodées pendant les fêtes. Ce qui les distingue des femmes yi blanches, c'est aussi la forme de leur coiffe. Les angles de la coiffe des Yi noires sont arrondis tandis que celle des Yi blanches sont plutôt carrés. Les hommes, quant à eux, portent des vêtements noirs avec des boutons en argent alors que les Yi blancs portent des jupes et des vestes brodées de couleurs assez éclatantes. La couleur noire représente la noblesse et le prestige dans la société et seuls les Yi noirs, qui se considèrent nobles la portent.

### 5. Les *nzyomo*

Les *nzyomo* (seigneurs suprêmes) appartiennent à la plus haute catégorie sociale de la société yi. La Cour chinoise en a nommé et reconnu quelques-uns comme *tusi* (administrateurs territoriaux indigènes) de la région des Montagnes Fraîches. Ils possédaient leurs propres forces militaires composées de familles de *tumu*. Tous les *nzyomo* n'étaient donc pas forcément *tusi*, mais par contre, tous les *tusi* proviennent de famille *nzyomo* puisque *tusi* est un titre attribué par la Cour chinoise et que *nzyomo* indique son origine. Mais les Yi préfèrent les appellations *nzyomo* à *tusi*. Malheureusement affaiblis tout au long de l'histoire par les clans yi noirs, les *nzyomo* n'ont jamais pu régner sur le pays yi comme ils le souhaitaient.

L'origine exacte des *nzyomo* reste à élucider faute d'une histoire écrite et de généalogies écrites ou orales importantes. Chaque famille de *nzyomo* préserve sa propre version de son origine, l'un se prétendant issu de Qoni, un des deux frères fondateurs yi, l'autre se croyant descendant d'une ancienne tribu vivant dans les Montagnes Fraîches depuis la dynastie des Tang (618-907). Selon le *nzyomo* Ling Guangdian, ses ancêtres sont venus de Zhaotong au Yunnan :

Il semblerait que ma famille soit issue du *tusi* Wumeng de Zhaotong au Yunnan, un chef de la famille qui a été tué pendant les combats avec les forces han sous la dynastie des Ming (1368-1644). Une branche de la famille s'est alors enfuie de Zhaotong (où était le siège et le fief du *tusi* Wumeng) et a trouvé refuge, après la défaite militaire contre les Han, chez le *nzyomo* Ling dans les Montagnes Fraîches. Quelques années plus tard, le vieil empereur est mort et son héritier monta sur le trône. Découvrant les actes de trahison de son général chargé de la répression du *tusi* Wumeng, il décida de retrouver les membres dispersés de la famille du *tusi* Wumeng et de les réhabiliter. Par peur d'une nouvelle répression, mes ancêtres ont refusé de retourner à Zhaotong et préféré rester dans les Montagnes Fraîches. L'empereur était d'accord et les a autorisés à conserver le sceau attribué autrefois par la Cour.

Et encore :

La dynastie des Ming a été remplacée par la dynastie des Qing fondée par les Mandchou (un peuple non han descendu du nord-est de la Chine) en 1644. Quand

l'armée qing entra dans les Montagnes Fraîches en 1705, mon ancêtre *tusi* se rallia et reçut un sceau de la Cour mandchoue. En 1814 ce sceau lui fut retiré et remplacé par un nouveau à la fois en mandchou et en chinois.<sup>19</sup>

D'après la tradition orale retenue par les vieillards, les quatre plus grands *tusi* des Montagnes Fraîches sont : Lili, Ssizi, Sama et Addu.

#### A). *Nzymo Lili*

Selon la généalogie orale, le premier homme nommé *tusi* de la famille Lili, s'appelait An Puppū qui était le descendant à la vingtième génération de Qoni, un des deux ancêtres des Yi noirs. Il avait été nommé *tusi* par l'empereur au début de la dynastie mongole des Yuan (1279-1368). Il existe une légende à son propos dans les Montagnes Fraîches indiquant les corvées que doivent faire exécuter par leurs esclaves chaque clan yi noir :

Les arbres sur la terre sont à la famille du *nzymo* Lili ;  
 Les eaux sur la terre sont à la famille du *nzymo* Lili ;  
 Les hommes vivant sur la terre sont à la famille du *nzymo* Lili ;  
 Les Hieli et les Moshe tournent le moulin pour lui,  
 Les Sugga font les manteaux pour lui,  
 Les Nyezha gardent les troupeaux de moutons et de boeufs pour lui,  
 Le *bimo* Ngur fait le *cobi* pour lui,  
 Les Xipo font les ménages pour lui,  
 Les Wusa lui donnent dix boeufs et dix arcs chaque année,  
 Les Ahlema tiennent la poutre centrale de sa maison,  
 Les sept frères Putoma tondent les moutons pour lui, .....

Le siège du *tusi* Lili se trouvait au début à Meigu à l'est des Montagnes Fraîches jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle où les clans yi noirs de la région s'unirent et se soulevèrent contre lui et forcèrent le *tusi* à quitter Meigu. Ce dernier déménagea alors à Zhaojue, à 70 km au sud-ouest de Meigu, où il prit une partie du terrain appartenant au clan noir Bbaqie. Un siècle plus tard, les Bbaqie, attaquèrent le siège du *tusi* pour reprendre leur terre. Obligé de délaisser son territoire, le *tusi* Lili s'enfuit et se suicida peu de temps après. Le reste du territoire a été partagé par le clan Bbaqie et d'autres. Les rescapés de la famille Lili rebâtirent le siège du *tusi* au sud de Xichang. Au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, faute d'héritier dans la famille Lili, un autre *tusi* Ling Cheng Eng prit le titre de *tusi* Lili. La famille Ling a gardé ce titre jusqu'en 1956, date à laquelle les communistes chinois entrèrent dans les Montagnes Fraîches.

---

<sup>19</sup> LING Guangdian, *Yi wangxi, yige yizu tusi de zishu* (A la recherche du passé, les mémoires d'un *tusi* yi), Kunming, 1988, Edition Renmin, pp. 1-3.

### **B). *Nzymo Ssizi***

La famille Ssizi est issue de la tribu Wudeng qui vivait sous la dynastie des Tang. Sous la dynastie des Yuan, la famille Ssizi reçut le titre de *tusi* et gouvernait plusieurs familles de *tumu* : Ninai, Apho, Zahu, Mulue, Asu, Lantianba, Puxiong, Heibao, et Dagushan auxquels s'ajoutait la population du nord des Montagnes Fraîches.

Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, n'ayant pas de fils héritier, la famille fut obligée de transmettre le titre *tusi* à un des ses plus proches *tumu*, Ling Cheng-eng. Ce dernier avait acquis une grande réputation et avait été décoré par l'empereur sous la dynastie des Qing en raison de ses exploits dans les combats contre la branche ouest des Boxers chinois en 1863. Quelques années plus tard, la famille Ling prit le titre d'un autre *tusi* qui n'avait pas de fils, celui de Lili. Mais de nombreuses guerres avec les clans yi noirs ont obligé le *nzymo* Ling à céder sans cesse aussi bien ses territoires que ses Yi blancs à tel point qu'il fut obligé de se réfugier dans la région de Ganluo au nord des Montagnes.

### **C). *Nzymo Sama***

Le *tusi* Sama est un descendant de la tribu Shama sous la dynastie des Tang. Il avait été nommé *tusi* en 1293 par un empereur des Yuan. Au début du XVII<sup>e</sup> siècle, la famille Sama qui n'avait pas de fils, mariait une de ses filles à An Dijie, le fils du *tusi* An-gan de Shuixi de la province de Guizhou ; ils ont demandé au nouveau marié de venir s'installer dans les Montagnes Fraîches. Celui-ci est venu vivre chez sa belle-famille et prit le nom ainsi que le titre de Sama. Le siège du *tusi* Sama était à Meigu, son territoire couvrant Meigu, Jinyang et Zhaojue. Poussé par les forces des yi noirs, il ne cessait de céder du terrain ; il ne put finalement garder qu'une partie de Jinyang.

### **D). *Nzymo Addu***

Le *nzymo* Addu est issu de la tribu Addu et son territoire comprenait Butuo et Puge. Il avait été nommé *tusi* en 1649 sous la dynastie de Qing pour ses exploits contre les Yi noir qui avaient contribué à stabiliser la région. Mais la famille Addu s'est retrouvée deux fois sans fils héréditaire, et avait adopté successivement deux fils de la famille de l'autre *tusi* Sama pour garder le titre de *tusi* dans la famille Addu. Le dernier adopté de la famille Addu s'appellait An Shude. Il prit en même temps la fonction de *tusi* Sama. Comme il y avait eu des affrontements entre les forces du *tusi* et les clans yi noirs, le clan Jjidi avait tué le *tusi* An Shude pendant un affrontement à Butuo au début du XX<sup>e</sup> siècle. An Xuecheng, le neveu du *tusi* prit le titre et fut obligé de céder la plupart de son territoire, diminuant les contributions des Yi noirs en échange de la paix.



## 6. Les clans (*cybbu*) et leur fonctionnement

Pour les Yi noirs, « La force du tigre c'est sa gueule, la force du Yi noir c'est son *cybbu* ». Les Yi vivent le plus souvent dans un village, regroupés autour d'un clan yi noir patrilinéaire auquel s'ajoute parfois quelques familles issues d'un autre clan.

Les clans (*cybbu* ou *cysse*) patrilinéaires se segmentent en lignages (*cyvi*) composés d'un certain nombre de familles nucléaires (*bbu*). Pour les Yi noirs, le *cybbu* peut dans certains cas désigner son propre clan et les clans yi blancs qui leur sont subordonnés. Les membres d'un clan se considèrent tous issus d'un ancêtre commun en descendance masculine et leur histoire est transmise de génération en génération par la récitation des *cy* (généalogies orales), mémorisées par chaque membre masculin. Ces généalogies peuvent remonter, pour les plus anciennes, à soixante-douze générations.

Depuis l'entrée dans les Montagnes Fraîches des deux frères, Gguho et Qoni, avec leur suite de subordonnés non yi, leurs descendants se sont divisés en de nombreux clans qui se sont dispersés puis se sont installés partout dans les Montagnes. On peut distinguer principalement trois régions toujours selon la largeur du bas de leurs pantalons.

### 1) Région de *shy nra* (« bas de pantalon large ») :

Les clans issus de Gguho y sont : Aho, Sugga, Moshe, Magan, Moddu, Ggenza, Jjilo, Llu, Azhu, Rlohu, Azhi, Aso, Gelo, Shilu.

Les clans issus de Qoni y sont : Ase, Wojji, Buzi, Jiqio, Jizi.

### 2) Région de *yyr nuo* (« bas de pantalon moyen ») :

Les clans issus de Qoni sont : Loho, Wazha, Zhulo, Lowu, Zeyi, Suogge, Sego, Buyuo, Mose, Baqqie, Lumi, Zeddo, Gujie, Erwu, Alo, Rehle.

### 3) Région de *suo ndi* (« bas de pantalon étroit ») :

Les clans issus de Gguho sont : Moshe, Jiga, Jjidi, Asuo, Bolo, Boshi, Chuddu, Yaqio, Rebbu, Remu, Nmuqio, Bijie, Bocha, Rehle, Awo, Bixbbu.

Les clans issus de Qoni sont : Jino, Jiebo, Renl.

Les Yi blancs ont aussi leurs clans et leurs généalogies mais elles sont moins importantes que celles des Yi noirs. Socialement, ils ne peuvent pas être indépendants des clans yi noirs auxquels ils sont subordonnés, même si certain d'entre eux sont plus riches que leurs maîtres noirs. Pour un Yi noir, il est évident que, plus il possède de Yi blancs, mieux il vit. Mais d'égale importance est le fait que plus sa généalogie est longue, plus ses os sont durs et plus il est respecté comme un vrai aristocrate. Les signes extérieurs de fortune le cèdent à l'ancienneté de la noblesse dans ce cas-là. Les Yi ont coutume de transmettre leur nom personnel de père en fils. Ce système leur permet d'enchaîner la généalogie orale de leur propre

lignage et parfois celle des branches proches et alliées (souvent celle de la famille de l'oncle maternel).

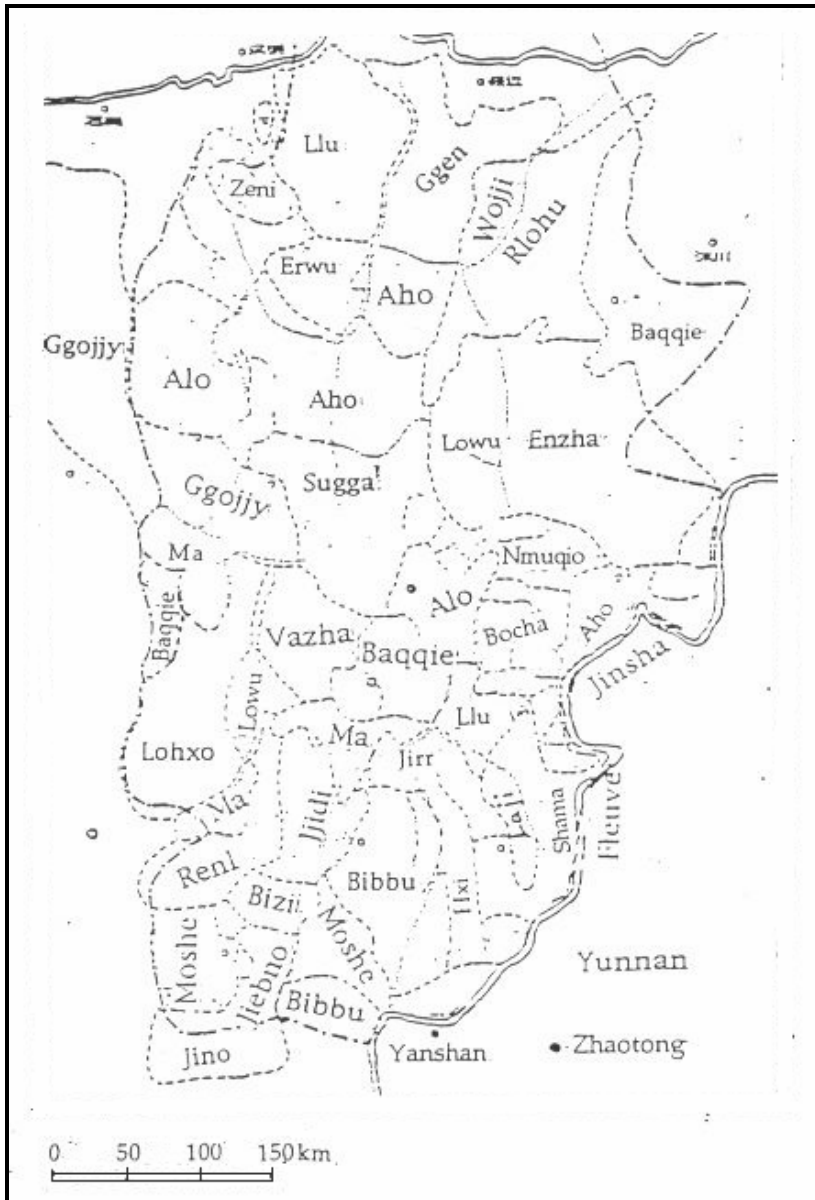
Les *nzymo* ont aussi leurs clans qui fonctionnent comme ceux des Yi noirs. Comme ils sont beaucoup moins nombreux que les Yi noirs, leur pouvoir sur leur territoire est très limité.

Les noms des clans yi noirs viennent, soit du nom d'un ancêtre commun dans la plupart des cas, les Ahluop et les Sugga, par exemple ; soit du nom du lieu habité par l'ancêtre, comme c'est le cas pour les Wuqi. Le clan possède son territoire dont les frontières sont bien précises et inviolables pour les autres clans, une rivière, une forêt ou un sentier. Tout franchissement du territoire sans autorisation ou sans payer un droit de passage pouvaient provoquer des disputes et dans le pire des cas des affrontements. En ce qui concerne les noms des clans yi blancs, ils viennent souvent du nom du clan à qui ils sont subordonnés, les Ma, par exemple (il y a également un clan yi noir Ma) ; ou bien ils ajoutent le nom du clan maître à celui de leur propre ancêtre, les Wuqiqubbi en est un exemple : le nom du clan maître Wuqi est suivi par le nom de leur ancêtre Qubbi.

Environ deux cents clans yi noirs ont été recensés au cours des enquêtes menées par les ethnologues chinois au cours des années cinquante. Parmi ces clans, on en trouve une cinquantaine dont les membres masculins dépassaient à l'époque deux mille personnes (sans compter les femmes et bien sûr les Yi blancs qui leur sont subordonnés) dispersés dans toutes les Montagnes Fraîches, ils sont aussi appelés « les grands clans noirs » (*cysse axyy*). L'expression yi dit : « Comme tous les œufs sont aussi grands l'un que l'autre, tous les Yi noirs sont égaux les uns aux autres », les clans sont donc en position égalitaire les uns envers les autres.

#### ***A). La segmentation des clans***

Les Yi pratiquent le mariage préférentiel entre cousins croisés bilatéraux. Il est strictement interdit de se marier dans le même clan puisqu'il est censé être constitué de consanguins issus d'un ancêtre commun. Au bout de sept générations, après avoir célébré un rituel spécial organisé par le *bimo* pour la segmentation du clan, un clan peut alors se diviser en deux. Le clan nouvellement né adopte souvent le nom de son membre masculin le plus âgé. Ses membres peuvent alors se marier avec les membres de l'ancien clan. Par exemple, le clan Vazha a été segmenté du clan Lohxo. Depuis plus de dix générations les deux clans sont devenus des alliés habituels. Au fur et à mesure que le nombre des clans et l'espace géographique ouvert au mariage s'élargissait, le rituel de division des clans a commencé à décliner et serait peu à peu en voie de disparition : en 1956 le clan Jjidi ne s'était pas divisé depuis vingt



Répartition des clans des *nzymo* et de ceux des Yi noirs dans les Montagnes Fraîches.

génération, le clan Ahluop depuis vingt-trois générations. Un *bimo* de 52 ans, Nabo Tuzi, de la sous-préfecture de Butuo m'a confirmé qu'il n'avait jamais eu à organiser un tel rituel, et son père pas davantage quand il était encore vivant, enfin qu'il n'avait jamais entendu parler de la célébration de ce rituel dans les environs.

Quant aux Yi blancs, ils sont beaucoup plus nombreux et ont plus de liberté de choisir leurs conjoints que les Yi noirs, ils n'ont pas besoin de diviser leurs clans. Les terres, les maisons et les familles yi blanches que chaque famille yi noire possède sont transmissibles au sein de cette famille, tandis que les prairies, les rivières et encore la forêt appartiennent au clan tout entier et que tous ses membres ont le droit d'y chasser, d'y élever leurs moutons et d'en exploiter les ressources diverses. Et si une famille veut vendre ou mettre en gage les terres qu'elle exploite ou d'autres propriétés (la maison, le bétail et les esclaves), les autres familles du même clan ont priorité pour s'en porter acquéreurs.

Chaque clan a son propre lieu d'incinération des morts situé sur une colline hors du village et sa propre grotte pour y conduire les âmes des morts après le rituel *cobi*<sup>20</sup>, où les autres clans n'ont pas droit d'accès. Tous les membres du clan ainsi que les Yi blancs qui leur sont asservis ont le devoir de participer aux combats et partagent les dommages et les rançons s'il faut récupérer des captifs de leur clan. Ils doivent aussi s'entraider dans tous les domaines de la vie sociale.

Un même clan peut se subdiviser en plusieurs lignages. Cette segmentation en lignages s'opère sans cérémonie particulière, elle survient quand plusieurs frères vont s'installer avec leurs familles et leur suite de Yi blancs dans un autre village nouvellement conquis à la faveur d'une victoire. Puisque ce village ne se trouve pas à proximité du village d'origine, ceux qui sont partis organisent leur vie à part, loin des autres parents. L'aîné de ces partants devient en quelque sorte le *suyy* de ce nouveau lignage et son nom devient le nom du nouveau lignage. Mais les membres du lignage gardent toujours le même nom de clan en tête de leurs noms personnels. Tous se considèrent toujours comme les membres d'un même clan.

Depuis 1956, avec l'interdiction absolue de toute guérilla et le contrôle très strict des déplacements d'une famille entière, les Yi aussi bien noirs que blancs ne se déplacent plus tellement. Fixés sur la même terre, ils ne segmentent plus.

---

<sup>20</sup> C'est un rituel organisé par le *bimo* en honneur des parents morts. Il s'agit de conduire, avec des sacrifices (moutons et poulets) et des offrandes (sarrasin, riz, sel, etc.), l'âme des parents morts au lieu mythique originel des Yi : Zizipuwu.

### **B). Le *ndoggu* et le *suyy***

La vie sociale et politique du clan est assurée par deux sortes de chefs *ndoggu* et *suyy*<sup>21</sup>. Il y a plus de *suyy* que de *ndoggu* dans la société yi, le premier représente son propre lignage au sein du clan et joue plutôt un rôle d'arbitre dans les affaires intérieures, quant au deuxième, le *ndoggu*, il traite le plus souvent les affaires extérieures qui concernent les autres clans. Les deux personnages *ndoggu* et *suyy* ne sont ni élus ni désignés, c'est par leurs connaissances, leur impartialité et surtout leur éloquence dans les négociations pour résoudre les conflits que les gens leur attribuent le statut de *ndoggu* ou de *suyy*. Ni le *ndoggu* ni le *suyy* ne sont des fonctions héréditaires, mais il est vrai que les fils de *ndoggu* sont avantagés pour devenir plus tard *ndoggu* eux-mêmes parce qu'ils ont plus de chances d'apprendre l'histoire du clan auprès de leur père et de voir de près la façon de conduire les négociations. Par exemple, le *ndoggu* Bixbbu Zhiwup de Butuo est mort en 1950 à l'âge de 59 ans, il était le dernier *ndoggu* de sa famille où cette fonction avait été préservée durant neuf générations. Son fils ne l'est pas en raison des changements sociaux intervenus dans la société yi depuis 1956.

La plupart des *ndoggu* et *suyy* sont des hommes, quelques femmes peuvent le devenir, mais très rarement. Quand les gens ont des problèmes ils ont l'habitude de demander à une tierce personne de leur classe d'arbitrer le différend. Si cette personne (souvent un homme adulte, réputé honnête et respectueux des coutumes) arrive à régler le conflit pacifiquement par son impartialité et son éloquence, il gagne alors une réputation et d'autres gens commencent à le consulter chaque fois qu'ils ont des problèmes. C'est par cela que l'homme se fait une réputation, devient de plus en plus célèbre et qu'on le reconnaît comme *suyy* dans le village. Mais qu'il montre de la partialité dans la négociation, ne serait-ce qu'une seule fois, il risque de perdre tout ; les gens ne l'appelleront plus pour un arbitrage, il perd peu à peu son statut de *suyy*.

Selon les coutumes, le *suyy* essaie de convaincre les personnes en conflit et doit trouver un responsable afin qu'il présente des excuses et rembourse les dommages causés. On remarque que le système des *ndoggu* existe surtout dans les clans yi noirs, les clans yi blancs n'ont pas de *ndoggu*, mais ils ont des *suyy* pour régler leurs affaires. Quand ils ont des problèmes avec les autres clans, c'est toujours au *ndoggu* noir de son clan qu'ils s'adressent ; car il est normal, pour un *ndoggu* de régler aussi bien les affaires des Yi noirs que les affaires que des Yi blancs attachés à son clan peuvent avoir avec d'autres clans.

En ce qui concerne le fonctionnement de ce système, les *ndoggu* et les *suyy* organisent le plus souvent deux sortes de réunions dépendant de la nature des problèmes à résoudre. La « discussion » *nziyy jyyre* est la forme la plus usitée, elle

---

<sup>21</sup> *Ndoggu* en yi signifie quelqu'un de respectable et éloquent ; *suyy*, quelqu'un de respectable qui rend service aux autres.

décide surtout des punitions pour un ou plusieurs membres du clan coupables de vols, de rackets, etc. Seuls le *ndoggu* et quelques *suyy* ainsi que quelques personnalités âgées du clan participent à cette réunion à l'insu de l'intéressé. Ils sont en général entre dix et vingt à décider de la punition selon le droit coutumier.

Le deuxième réunion s'appelle *momge* (« rassemblement »), c'est une assemblée générale de tout le clan. Le but de cette réunion est de décider une guerre pour venger un membre assassiné par les gens d'un autre clan ou une négociation avec le clan qui a recueilli un esclave fugitif, etc. Elle est aussi la réunion la plus formelle et la plus importante, organisée par le *ndoggu* le plus respecté du clan, car les rapports d'un clan avec un autre se manifestent surtout par des mariages et aussi en même temps par de nombreux affrontements. « Où il y a des *wusa* (alliés), il y a des *jjixba* (adversaires) », disent-ils. Le *ndoggu* consultait à l'avance le *bimo* qui effectuait une divination pour choisir le jour le plus convenable à la réunion. Lorsque la date était choisie, le *ndoggu* confiait alors à un jeune Yi noir le soin d'annoncer sa décision à toutes les familles du clan. Ensuite si c'était nécessaire, ce dernier faisait circuler une planchette de bois à encoches symbolisant le message du *ndoggu* concernant le *momge* à destinations des clans alliés, pour leur demander de venir au *momge* le jour désigné.

Le *momge* était également l'occasion d'une fête de village. Certains des participants apportaient une quantité d'alcool, souvent de 5 à 10 litres ; les autres, un ou deux bœufs et une dizaine de moutons pour offrir à manger à tout le monde à la fin du *momge*. Avant de commencer la séance, on tirait des coups de feu vers le ciel pour faire passer la force et la solidarité du clan dans les environs. La séance avait lieu sur une colline du village, présidée par le *ndoggu*. D'abord la famille de la victime expliquait les détails de l'histoire puis demandait le soutien du clan. Chaque participant avait le droit de prendre la parole et de donner son avis jusqu'à ce qu'on parvienne à se mettre en accord soit pour déclencher une guerre, soit plutôt pour demander le prix du mort. En général, le *ndoggu* convainquait le public en récitant des adages ou des proverbes tels que « Si on ne protège pas un épi d'orge, dix épis seront coupés ; si on ne protège pas une personne, toute sa famille sera tué », ou « Venger un parent mort sauve l'honneur du clan », etc. Pour montrer leur détermination, les *ndoggu* et les *suyy* prêtaient serment avec de l'alcool mélangé au sang d'un coq tué à la fin de la réunion.

### **C). Le droit coutumier**

Lorsque le *suyy* devait intervenir dans les affaires au sein du clan, il invitait parfois le *ndoggu* à se présenter s'il le souhaitait, ces affaires comprenaient principalement :

- 1) les problèmes de mariages,
- 2) les dettes ,
- 3) les problèmes de limite des champs entre membres du clan,

- 4) les crimes et les meurtres,
- 5) la fuite des esclaves,
- 6) les disputes causées par les jeux et l'excès d'alcool,
- 7) les rapports sexuels inter-castes.

En ce qui concerne le vol, si le coupable désigné reconnaissait son délit après avoir subi une ordalie organisée par le *bimo*, le *nziyy jyyre* devait décider de sa peine, soit une somme d'argent à verser, soit certain nombre de moutons à donner en dédommagement à sa victime.

Quand il s'agissait de problèmes graves tels que ceux qui conduisaient à l'expulsion d'un membre ou d'une famille du clan ou à la condamnation à mort des auteurs d'un inceste (*covi*)<sup>22</sup> ou de rapports sexuels hors de sa classe, les participants au *nziyy jyyrex* se montraient plus intransigeants, puisque l'honneur et la dignité du clan étaient en jeu. Dans la plupart des cas, on expulsait pour toujours un homme du clan qui avait eu des rapports sexuels avec une femme yi blanche et les enfants de cette union, s'il y en avait, étaient considérés pour toujours comme Yi blancs même ils pouvaient conserver parfois le nom du clan de leur père comme patronyme ; s'il s'agissait d'une femme yi noire avec un homme yi blanc, tous les deux étaient condamnés au suicide (en sautant d'un rocher ou en se pendant pour l'homme, en prenant du poison pour la femme) et leurs enfants, s'il y en avait, en aucun cas ne pouvaient être reconnus par le clan de la femme yi noire. Une fois la décision prise, elle était annoncée par un *suyy* à la (ou aux) personne(s) intéressée(s), avec un délai de sept à quinze jours pour sa mise à exécution.

#### **D). La guérilla (jyy sijyx hly)**

« Si un Yi noir arrive à vivre plus de trente ans sans s'être fait tuer, c'est en vain qu'il vit ; il n'y a pas d'oiseaux sans la forêt, il n'y a pas de Yi noir sans son *cybbu* (clan) ». Les Yi noirs, se croient tous aristocrates, ils attachent une grande importance à l'honneur et à l'intérêt de leur clan qui les conduisent à faire des guerres pour les défendre. Ces activités guerrières telles qu'attraper des Han ou des Yi blancs d'un clan ennemi, exercer une vendetta sanglante, porter secours aux gens de son clan dans un affrontement, etc, constituent une part très importante de la vie des Yi noirs et ces activités sont considérées par eux comme autant d'actions héroïques. D'autant plus que chaque membre (y compris leurs serfs Yi blancs) doit accomplir inconditionnellement son devoir de guerrier envers son clan. L'origine de la guérilla endémique entre clans peut être diverse, mais sa finalité ne peut être que de prendre le plus possible d'esclaves au clan ennemi tout en sauvant l'honneur de

---

<sup>22</sup> Le mot *covi* (inceste) qui désigne strictement les rapports sexuels entre personnes qui portent le même patronyme du fait qu'elles sont considérées comme consanguins, issus d'un ancêtre commun, donc entre qui les rapports sexuels sont interdits, même s'il s'agit en réalité de cousins, frère et soeur classificatoires.

son clan. De plus un clan vainqueur dans une guerre acquiert une grande réputation de puissance qui peut entraîner beaucoup d'autres Yi blancs à venir se placer sous sa protection et à devenir ses dépendants. L'effet secondaire de la victoire d'un clan vainqueur est de faire passer le message de sa puissance dans les environs pour que les autres clans n'attendent pas à ses intérêts.

La décision de déclencher une guerre ne peut être prise qu'au cours de l'assemblée générale *momge*. Une fois la décision arrêtée après en avoir vivement discuté, c'est au *ssakuo*<sup>23</sup> de s'occuper à préparer, entre *ndoggu* et *suyy*, la stratégie, la date de l'assaut, le nombre de participants et les armes. Un messenger yi blanc annonce la date du combat au clan ennemi pour qu'il se prépare lui aussi.

L'affrontement pouvait durer un à plusieurs jours dans un lieu accepté par les deux camps, mais le conflit lui-même, que ce soit entre deux clans ou entre deux lignages au sein d'un même clan, pouvait devenir une espèce de vendetta durant d'une à plusieurs années voire sur plusieurs générations. Les femmes yi, noires ou blanches, n'entraient jamais en conflit, par contre les femmes yi noires pouvaient arrêter un combat en cours. Celui qui aurait tué même par erreur une femme, noire ou blanche, dans un combat risque de provoquer de graves incidents (la continuation ou la reprise du combat s'il était arrêté) et surtout il était méprisé pendant toute sa vie.

Les femmes yi noires pouvaient arrêter ou interrompre le combat suivant les indications du *ndoggu* et dans certaines circonstances. Soit le combat en cours avait lieu juste en saison de pointe pour l'agriculture (pour les semailles ou la moisson) et on avait besoin de main-d'œuvre aux champs, soit le combat se trouvait juste au moment du Nouvel An yi que tout le monde attend comme une grande fête, soit les deux clans s'affrontant étaient habituellement des alliés, ou encore les pertes des deux côtés étaient équivalentes. Les femmes intervenaient alors sur indication du chef de clan. Elles arrivaient sur le champ de bataille en secouant leurs robes, ce qui signifiait l'arrêt de combat. Tous les combattants des deux camps devaient le respecter. Pourtant ce genre de trêve ne signifiait pas forcément la paix, elle pouvait être provisoire, car le combat pouvait très bien reprendre à la fin des travaux agricoles ou de la fête. Mais c'était aussi une occasion d'entamer une négociation, par le truchement d'un intermédiaire, souvent un *ndoggu* d'un clan tiers ou un *bimo* respecté. Les deux chefs ennemis se mettaient à négocier. Une fois les conditions de paix et le prix des morts acceptés par les deux camps, la paix pouvait alors se rétablir, l'intermédiaire recevait dix taëls d'argent comme récompense. La vie d'un Yi noir tué coûtait entre 1.000 et 1.500 *liang* d'argent, tandis que celle d'un Yi blanc ne coûtait qu'entre 200 et 250 *liang*.

---

<sup>23</sup> *Ssakuo* : héros. C'est un homme brave – Yi noir ou Yi blanc – connu par son courage et son efficacité dans les combats. Il est surtout un commandant dont la réputation dépasse souvent son propre clan.



Si on prend pour exemple les quelques histoires de guerres que j'ai recueillies à Butuo, on peut constater que ces affrontements sont dans la plupart des cas la conséquence de différends sur l'achat et la vente des esclaves ; de vol des biens des Yi noirs ; de désaccord concernant le droit de passage exigé de tout étranger sur un territoire clannique ; d'un meurtre ; etc. Non seulement un clan peut déclencher une guerre contre un autre clan, mais aussi un lignage peut également se trouver en hostilité avec un autre lignage au sein d'un même clan.

### L'histoire d'une livre de sel

Une vingtaine de villages se situent sur la petite plaine appelée Tuojué étendue de 400 km<sup>2</sup> ; c'était l'ancien territoire d'un des huit clans yi noirs de Butuo, les Bixbbu. Plusieurs lignages de Bixbbu y vivent, y compris ceux de Bixbbu Azho et Bixbbu Adi. Comme le lignage Azho s'est séparé du clan Bixbbu huit générations plus tard que le lignage Adi, les membres du lignage Azho sont en position de cadets vis à vis de ceux du lignage Adi. Mais dans la généalogie orale, Bixbbu Shiyao et son frère Shizo, des descendants de Azho, se trouvent à la génération du grand-père de Bixbbu Lawu, un descendant de Bixbbu Adi. Or Shiyao est aussi considéré comme le grand-père de Bixbbu Lawu.

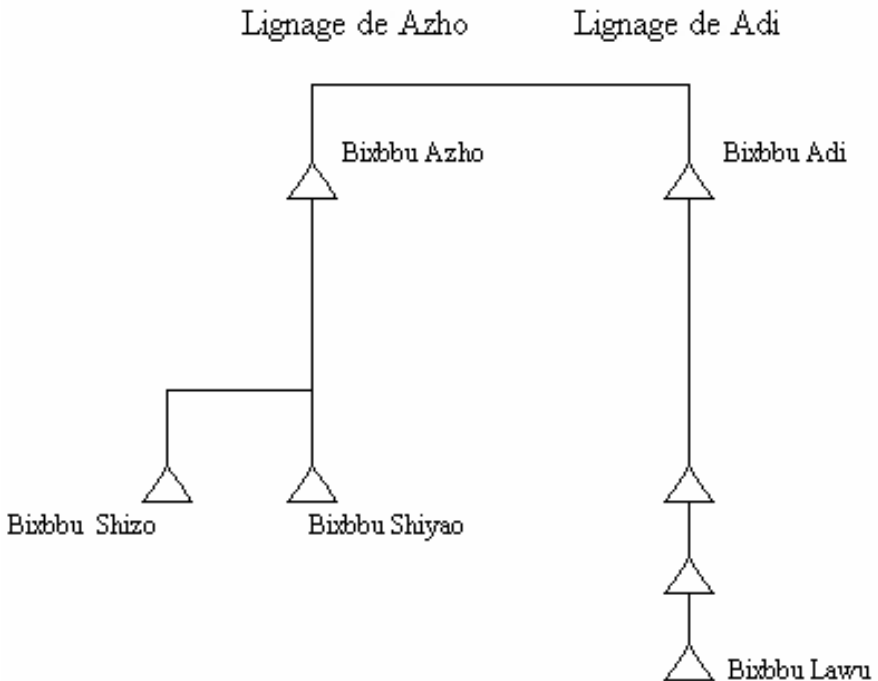
L'histoire s'est passée en hiver 1944, au moment où tout le monde préparait la fête du Nouvel An qui approchait. Quelques commerçants han accompagnés de Bixbbu Resat du lignage de Bixbbu Adi et de ses quelques *quno* étaient en route se dirigeant vers un autre village distant de Tuojué. Ils furent interceptés par des *ajia* de Bixbbu Shizo lorsqu'ils arrivèrent sur son territoire. Ces derniers leur réclamèrent une livre de sel comme droit de passage suivant en cela l'ordre de leur maître. Se croyant humilié par cette exigence de quelqu'un de son propre clan en présence des Han, Bixbbu Resat refusa alors de donner du sel. Les *ajia* ont fait alors venir leur maître Bixbbu Shizo ; il était furieux devant l'attitude de son *cyvi* (consanguin) Resat et il cria à haute voix :

— Ne pensez pas passer par ici si vous ne payez pas le sel. Ça fait déjà plusieurs fois que vous ne payez le sel qu'en fonction de l'origine des gens. Vous le payez si c'est un Yi noir qui le demande directement, vous le refusez quand il s'agit de mes Yi blancs. Si tu as de vrais os durs, alors donne-moi du sel aujourd'hui ! Sinon ne rêvez pas de continuer votre route !

— Je ne te donnerai rien, grigou ! Pour si peu de sel, faire tant d'histoires ! N'oublie pas que je suis aussi un Bixbbu ! répliqua Bixbbu Resat.

Aussitôt dit, il ordonna à ses hommes de prendre une autre route. En arrivant plus loin sur une colline, un Yi blanc fit feu en direction du village de Shizo pour l'humilier. Ce coup de feu provoqua la colère de Shizo, il rassembla tout de suite des hommes pour se lancer à la poursuite du groupe mené par Resat. L'accrochage inévitable se produisit, opposant les hommes des deux lignages. Shizo qui se

trouvait en tête de ses hommes reçut une balle dans la poitrine et en mourut peu après ; un de ses Yi blancs trouva aussi la mort, l'autre fut blessé. Du côté de Resat, on compta aussi deux Yi blancs morts dont Wobi Azozeshi, un homme très connu pour ses exploits guerriers. Ce fut le début de la vendetta de la livre de sel entre ces deux lignages du clan Bixbbu habitant deux territoires séparés seulement par un ruisseau et partageant une même grande prairie ainsi que les sources d'eau de la montagne environnante.



**Tableau 4. Bixbbu Lawu et son grand-père classificatoire Bixbbu Shiyao.**

Un an plus tard, la famille de Bixbbu Resat acheta deux Yi blancs appartenant à Bixbbu Shizo mort : le *quno* Jire Shaji et le *cyhe* Cyhe Sele. Ces deux derniers creusèrent dans la nuit un petit fossé et le couvrirent de foin et de bois. Ce fossé allait jusqu'à la tour d'un manoir qui se trouvait à l'écart des autres dans le village, c'était la demeure de Bixbbu Jishi, parent de Bixbbu Shizo. Les autres Yi blancs de Resat se cachèrent dans le fossé sous les fagots en attendant qu'il fasse jour. Le lendemain matin, quand les hommes furent partis travailler aux champs et garder les moutons, le groupe de Resat fit irruption dans la cour de Bixbbu Jishi et brûla la tour et la maison. La femme de Jishi, une Jjidi et une des leurs filles mariée qui venait

avec son mari rendre visite à ses parents moururent carbonisées. Le survivant de cette attaque, Bixbbu Wowo, avait 32 ans à ce moment-là, il avait reçu deux balles, une au ventre, l'autre lui avait traversé la main gauche. Il ne s'est fait opérer pour enlever la balle du ventre que quatre ans plus tard en 1954 à Zhaojue. La fureur provoquée dans le lignage de Bixbbu Azho fut si énorme que le jeune frère de Shizo mort, Shiyao, reçut le soutien de deux lignages de leur clan allié habituel, les Jjidi. Ils commencèrent d'abord par tuer les deux Yi blancs « traîtres ». Deux autres filles du lignage de Bixbbu Azho furent fiancées aux deux Jjidi à condition que le clan Jjidi participât avec ses meilleures armes à cette vendetta. Shiyao déclara même aux Jjidi que si tous les hommes de son lignage étaient tués dans les prochains combats à venir, les Jjidi auraient le droit de prendre toutes leurs propriétés y compris la terre, les Yi blancs, les maisons et les femmes de son lignage sans laisser d'héritage au lignage frère ennemi. Ces promesses ont poussé bien sûr les Jjidi à s'impliquer dans le conflit des Bixbbu, d'autant plus qu'une des leurs avait été brûlée vivante. Durant huit ans, ces deux lignages de Bixbbu et les Jjidi qui étaient associés à l'un d'eux se sont livrés une guerre sans merci à Tuojué. La moindre querelle dans la vie quotidienne pouvait provoquer un affrontement qui finissait un à plusieurs jours plus tard avec un bilan de morts de plus en plus lourd. Les cérémonies pour les morts coûtaient donc de plus en plus cher à tout le monde ; au lieu de s'occuper de leurs champs, ils préféraient cultiver davantage d'opium pour avoir de l'argent et acheter des armes ; quelques familles *ajia* ruinées ne subsistaient que grâce à la maigre aide de leur maître. Et il en fut ainsi jusqu'en 1953 quand la brigade de travail du nouveau gouvernement est intervenue dans le conflit et a essayé d'établir une négociation entre les deux lignages, les poussant finalement aux pourparlers de paix. Selon le souvenir de Bixbbu Wowo, cette fameuse vendetta a fait au total plus de cent dix morts dans chacun des deux camps.

### L'histoire de la vente des *ajia*

Le fils unique de Jjidi Alezi du village Jjodu, Jjidi Zighedani, était mort de maladie en 1942. Comme Jjidi Alezi était un *suyy* du lignage de Jjidi Gazi, et que la mort de son fils unique célibataire signifiait malheureusement la fin de son lignage, sa femme et lui ont alors décidé de faire une somptueuse cérémonie funéraire pour leur fils Jjidi Zighedani. Une centaine de bœufs furent sacrifiés pour cette cérémonie et tout le monde était satisfait ; mais la famille s'est trouvée endettée à cause de cette dépense inhabituelle. Pour rembourser la dette, la famille de Jjidi Alezi voulut vendre les quatre familles *ajia* qu'elle possédait pour quarante taëls d'argent. Ma Musha, la femme de Jjidi Alezi avait trouvé un acheteur dans le même clan, Jjidi Rehlo qui était aussi un *suyy* mais du lignage de Jjidi Ggaga.

La coutume *yi* sur l'héritage veut qu'il se transmette aux parents masculins du mort en suivant l'ordre de consanguinité du plus proche au plus lointain d'après la généalogie. Or il se trouvait que dans le cas de Jjidi Zighedani, c'était Jjidi Gozizzire, un cousin germain de son grand-père qui habitait dans le même village qui aurait dû

prendre ces quatre familles *ajia*, et que Ma Musha ne devait pas les vendre. L'intéressé Jjidi Gozizzire essaya de convaincre Ma Musha de rendre à l'acheteur, Jjidi Rehlo, l'argent qu'elle avait déjà reçu. Mais Jjidi Rehlo ne voulait pas reprendre l'argent qu'il avait donné à Ma Musha. Jjidi Hlozu, l'un des deux fils de Jjidi Rehlo, s'opposa également à cet achat et essaya de convaincre son père en ces termes :

Tu sais très bien que tout membre du clan, y compris les *suyy* et *ndoggu* ne peut pas vendre librement des *ajia* ou *gashy* sans consulter l'avis des autres membres du clan, surtout ces quatre familles d'*ajia* qui devraient être reprises par Jjidi Gozizzire après la mort de pauvre Jjidi Alezi. Si tu les achètes, cette histoire risquera de provoquer des conflits et même un danger de *jy sijyx hly* (guerre) au sein du clan.

Voyant que l'avis de son fils semblait raisonnable, Jjidi Rehlo commença à revenir sur sa décision d'acheter ces *ajia*. Puis il préféra aller demander conseil à un autre Jjidi respecté au village de Shalo, à 10 km de distance. Il partit de son village le lendemain matin très tôt pour se rendre à Shalo. Mais en passant par le village de Jjidi Gozizzire, il fut intercepté par ce dernier et enfermé dans la tour. Lorsque la nouvelle parvint dans le village de Rehlo, l'un de ses fils, Jjidi Hlolizu, qui se sentait humilié a tout de suite décidé de recourir à des représailles pour sauver son père. Le lendemain il rassembla près de deux cents hommes armés qui se dirigèrent en hâte vers le village de Jjidi Gozizzire. L'affrontement se fit aussitôt qu'ils arrivèrent au village ; ils tuèrent Jjidi Gozizzire mais ne purent libérer Jjidi Rehlo emprisonné. Retournés dans leur village, ils se mirent à préparer un autre plan de combat.

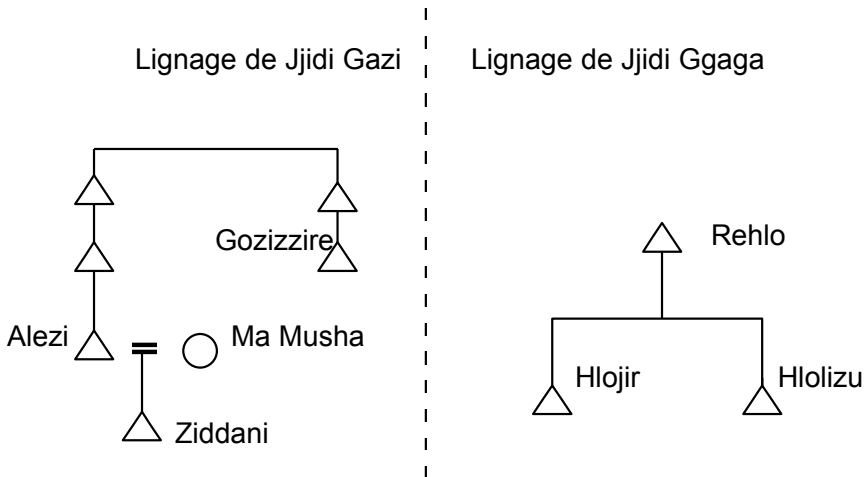


Tableau 5. Les deux lignages Jjidi en conflit.

Parallèlement, tout le lignage de Jjidi Gazi se trouvait indigné et furieux d'avoir subi cette attaque. Il organisa une assemblée de lignage et la foule réclama vengeance contre le lignage Ggaga pour la mort de Jjidi Gozizzire. Ils coupèrent la tête du prisonnier Jjidi Rehlo au cours de la réunion pour montrer leur détermination.

Tous ont participé ou ont été impliqués tour à tour dans cette guérilla : le lignage de Gazi qui comprenait quinze familles possédant plus de deux cents familles yi blanches de toutes classes, le lignage de Ggaga et ses neuf familles assistées par sa centaine de familles yi blanches. A l'invitation du lignage de Gazi, les clans alliés comme les Ma, les Bizi ont apporté leur soutien en hommes et en armes ; du côté du lignage de Ggaga, on a fait venir aussi des alliés, les Shibu, et un lignage du clan Ma. Cette guerre a mobilisé deux mille hommes du lignage de Gazi, plus de mille deux cents de celui de Ggaga. Les nombreux combats ont duré pendant sept ans jusqu'en 1947 date à laquelle un autre lignage du même clan Jjidi de la région envisagea de rétablir une négociation qui avait déjà échoué plusieurs fois ; on comptait alors cinquante morts dont quatre Yi noirs, quarante-six Yi blancs, surtout des *ajia*, dans le camps de Gazi et trente morts dont trois Yi noirs et vingt-sept Yi blancs – y compris les hommes des quatre familles *ajia* à l'origine du conflit – dans celui de Ggaga. Mais il était impossible d'estimer le dommage en bétail et en autres biens perdus. Finalement la paix fut conclue et le lignage de Ggaga a payé 1 200 *liang* d'argent au lignage de Gozi par Yi noir tué en plus dans leur camp, sans tenir compte des morts yi blancs.